



IVAN VIRIPAËV DREAMWORKS

traduction française tania moguilevskaia, gilles morel

DREAMWORKS

SACD

henschel

SCHAUSPIEL

henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH

Agent de l'auteur pour l'espace francophone : Gilles Morel

contact : gilles-morel@theatre-russe.fr

DREAMWORKS

Pièce

Personnages :

DEVID, rédacteur en chef de la revue « Science & Société », 35 ans.

MERYL, femme de Devid, journaliste, 34 ans.

TEDDY, éditeur de livres, 39 ans.

FRENK, important homme d'affaires, 40 ans.

SALLY, femme de Frenk, rédactrice en chef d'une revue féminine, 37 ans.

BETTY, maîtresse de Frenk, mannequin, 28 ans.

MAXIMILIAN, riche bienfaiteur de bouddhistes américains, 40 ans.

ELIZABETH, 30 ans.

LAMA JOHN, lama bouddhiste d'origine américaine, 35 ans.

AMIS, PARENTS de Frenk et autres RELATIONS appartenant à l'élite sociale.

L'auteur fait, dans le texte original, couramment usage d'une ponctuation flottante, d'une concordance des temps dérégulée. Il recourt assidûment à la répétition et à la variation, au pléonasme et à la redondance, à l'allitération et à l'assonance à des fins poétiques et rythmiques propres à son écriture. Les traducteurs ont respecté ce choix dans la version française. (N.D.T.)

Scène 1

Appartement de Devid. Dans la pièce, Devid et Meryl.

MERYL. – Devid ? Tu es là, Devid ?

DEVID. – Oui, Meryl. Je t'écoute.

MERYL. – Je voudrais parler avec toi. C'est très important. Je peux ?

DEVID. – Mais bien sûr, Meryl. Qu'est-ce qui se passe ?

MERYL. – J'ai peur.

DEVID. – Et de quoi as-tu peur ?

MERYL. – De la mort. De ta mort, Devid.

DEVID. – De ma mort ? Hum. Étrange. Pourtant, je ne semble pas être sur le point de mourir, Meryl.

MERYL. – Mais tu peux mourir. Chacun de nous peut mourir à n'importe quelle seconde. Tu peux t'étrangler avec la nourriture à notre dîner d'aujourd'hui et mourir.

DEVID. – Tu me proposes de ne pas dîner aujourd'hui ?

MERYL. – Je suis sérieuse, Devid. Je me sens terrifiée. Je t'aime tant. Je ne peux pas imaginer que tu ne sois plus, qu'un jour je reste sans toi. Je ne peux pas imaginer le monde sans toi. Ma vie sans toi. Je suis tellement triste, Devid.

DEVID. – Et pour quelle raison as-tu décidé que ce serait précisément moi qui allais mourir le premier, Meryl, sachant que nous avons presque le même âge ?

MERYL. – Je suis ravie que tu puisses plaisanter sur ce sujet, mais je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Bien sûr, je voudrais mourir la première et j'espère qu'il en sera ainsi, mais je n'en ai pas la certitude absolue. Je me sens terrifiée. Je ne pourrai pas vivre après toi. Vivre sans toi.

DEVID. – Tu mourras la première, ma chérie, calme-toi. Je suis certain que je te survivrai. Ne t'inquiète pas.

MERYL. – Pour quelle raison tu me parles de tout ça ? Pourquoi tu me parles sur un ton aussi ironique ?

DEVID. – Je plaisantais, juste.

Pause.

DEVID. – Qu'est-ce qui t'arrive, Meryl ? Qu'est-ce qui te prend ?

MERYL. – Je suis terrifiée à l'idée que tu meures.

DEVID. – Mais je n'en ai pas l'intention.

MERYL. – En fait, tu n'en sais rien, en fait, tu ne contrôles rien.

DEVID. – Mais pour quelle raison penser à tout ça, Meryl ?

MERYL. – Je n'ai pas envie d'y penser. Mais je ne peux pas l'empêcher. Les pensées sur ta mort se faufilent d'elles-mêmes dans ma tête et je suis très triste, Devid. Je suis très, très triste Devid.

DEVID. – Tous les gens meurent, Meryl, et il n'y a rien d'inhabituel à cela. Rien d'étrange à cela.

MERYL. – Mais cela ne me soulage pas. Tes paroles ne me soulagent pas. Je suis si heureuse avec toi. Tu es toute ma vie, tu es tout mon sens. Je ne peux pas me représenter le monde sans toi.

DEVID. – Moi aussi je t'aime, Meryl. Je suis si heureux que tu existes.

MERYL. – Cela arrive si rarement dans le monde, que deux personnes, parviennent à se trouver. Que se rencontrent ceux qui ont précisément été créés l'un pour l'autre. Mais pourquoi ce n'est pas pour toujours, Devid ? Pourquoi, pas pour toujours ?

DEVID. – Parce que dans ce monde rien n'est pour toujours.

MERYL. – Mais pourquoi ?

Pause. Pendant quelque temps ils restent assis en silence.

MERYL. – Je sais que je dis des absurdités. Pardonne-moi, Devid. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne sais pas moi-même, pourquoi c'est arrivé. Pardonne-moi de t'avoir inquiété.

DEVID. – Mais qu'est-ce que tu dis, Meryl ? Viens. Je t'aime.

MERYL. – Et moi je t'aime.

DEVID. – Viens, Meryl.

Pause.

DEVID. – Viens, Meryl.

Pause.

DEVID. – Meryl, tu es où ?

MERYL. – Je suis là, Devid.

DEVID. – Pourquoi tu ne viens pas ?

MERYL. – Je suis déjà avec toi, Devid.

DEVID. – Pourquoi tu ne viens pas plus près ? Pourquoi tu ne veux pas que je te serre contre moi ?

Pause.

DEVID. – Meryl ?

MERYL. – Oui, Devid.

DEVID. – Pourquoi tu ne viens pas, Meryl ?

MERYL. – Tu sais pourquoi.

DEVID. – Pourquoi ?

MERYL. – Tu le sais, Devid.

DEVID. – Parce que tu n'es plus parmi les vivants, c'est ça ?

MERYL. – C'est ça.

DEVID. – Parce que je parle à un fantôme, c'est ça ?

MERYL. – Tu ne parles à personne, Devid, tu penses simplement tout cela. Cela se passe dans ton imagination.

DEVID. – Mais tout cela est si net. Comme si j'entendais ta voix. Je te vois. Je parle avec toi. Tu me réponds. C'est toi qui as commencé la conversation avec moi. Tout cela est si net, si réel.

MERYL. – Mais tu sais que c'est irréel, Devid.

DEVID. – Tu n'es plus parmi les vivants, Meryl, c'est ça ?

MERYL. – Bien sûr, tu le sais très bien.

DEVID. – Mais, c'est toi qui as commencé à me parler aujourd'hui.

MERYL. – Personne n'a parlé à personne, Devid, tout cela se passe dans ton imagination.

DEVID. – Tu veux dire que maintenant personne ne parle à personne ? Tu veux dire que maintenant je suis assis en me taisant ? Que maintenant je me tais ?

MERYL. – Oui, Devid, maintenant tu te tais.

Longue pause.

DEVID. – Meryl. Tu es encore là ?

MERYL. – Je suis toujours là quand tu penses à moi.

DEVID. – Je pense toujours à toi. Depuis l'instant de ta mort, je pense toujours à toi.

MERYL. – Je sais. Mais il me semble que ces pensées te fatiguent trop. Il faut que tu arrêtes, de penser à moi autant, tu as besoin de te reposer de moi. Tu as besoin de revenir, dans le monde qui t'entoure, dans le monde réel.

DEVID. – Mais je ne peux pas, Meryl. Quand tu es morte, le monde est mort avec toi.

MERYL. – Tu as besoin d'apprendre à vivre sans moi, Devid. Puisque de toute façon on ne peut rien changer et qu'il est impossible de me faire revenir.

DEVID. – Pourquoi ?

MERYL. – Parce que dans ce monde, rien n'arrive pour toujours.

DEVID. – Pourquoi ?

Pause. Pendant un certain temps, ils restent assis et se taisent.

DEVID. – Je sais que je dis des absurdités, pardonne-moi. Je supporte difficilement ton départ, Meryl. Ma vie a perdu tout son sens. Rien ne m'aide. Avec toi, j'ai tout perdu. Tout. Tout mon monde.

MERYL. – Tu as besoin de continuer à vivre, Devid. Vivre avec la mémoire de moi. Mais sans moi.

DEVID. – Mais depuis que je t'ai rencontrée, il y a quinze ans, depuis, je n'ai jamais plus imaginé le monde sans toi. Le monde et toi, c'est pour moi une seule et même chose. Une seule.

MERYL. – Vis avec la mémoire de moi. Mais continue à vivre.

DEVID. – D'accord Meryl. Je vais essayer.

MERYL. – Tu restes trop souvent seul à me parler à haute voix. Tu as besoin de te distraire, de sortir quelque part avec des amis. Appelle Teddy, demande-lui de t'inviter chez lui, va dans sa maison de campagne. Fumes-y un peu de marihuana, bavarde à propos des femmes et du bouddhisme, bois un bon coup et pleure devant eux.

DEVID. – D'accord Meryl. Je vais tenter. Je vais appeler, Teddy.

MERYL. – Et pourquoi ne pas appeler là maintenant.

DEVID. – Là maintenant ? À quoi bon ? Je peux le faire demain, là maintenant, il est probablement, déjà trop tard ?

MERYL. – A quoi bon reporter ? Là maintenant, il n'est pas encore tard. Quelle heure est-il ? Regarde ta montre à ton poignet.

Devid regarde sa montre.

DEVID. – Minuit et demi. Il est trop tard.

MERYL. – Pour Teddy ? Arrête, tu sais très bien à quoi il s'occupe la nuit du vendredi au samedi à cette heure-ci. Appelle. Allez, appelle-le. Appelle.

DEVID. – Mais, si par hasard, il dormait ?

MERYL. – La cocaïne ne fait pas dormir, tu le sais très bien.

DEVID. – Mais d'où tu tiens qu'il est en train de sniffer de la cocaïne là maintenant ? Et si par hasard il dormait ?

MERYL. – Les nuits du vendredi au samedi tes amis, se réunissent chez Teddy, ils fument de la

marihuana, ils sniffent de la cocaïne et ils parlent de bouddhisme. Appelle-le, Devid. Toute la compagnie est là-bas, tu verras.

DEVID. – Eh bien, je ne sais pas...

MERYL. – Appelle.

DEVID. – Eh bien, d'accord, je vais tenter.

Devid se lève, se dirige vers le téléphone, quand il se met soudain à sonner. Le téléphone sonne. Devid regarde le téléphone avec étonnement, ensuite il décroche.

DEVID, *au téléphone*. – Allô. Oui, Teddy. Salut. Moi aussi je suis ravi, j'étais pile sur le point t'appeler... Comment ça ici ? Où ça ? Tu plaisantes, Teddy ? C'est pas possible ?! Eh bien, bien sûr, venez. Oui, tout va bien, je t'assure. Je serai ravi de vous voir. Venez vite. Allez.

Devid raccroche, regarde Meryl.

DEVID. – Tu imagines, quelle coïncidence ?! Ils sont venus d'eux-mêmes. Ils sont déjà en bas, toute la compagnie. Ils sont en train de monter maintenant chez nous.

MERYL. – Eh bien, tu vois, c'est vachement bien. Maintenant, tu ne seras plus seul.

DEVID. – Mais, je n'ai pas envie de les voir. Je ne veux pas de cocaïne, je ne veux pas de bouddhisme, je veux rester seul.

MERYL. – Tu es fatigué d'être seul. Tu as besoin d'un peu de cocaïne, d'un peu de marihuana et d'un peu de bouddhisme. Et probablement d'une femme. Distrains-toi, Devid. Distrains-toi un peu, cela ne te fera pas de mal. Allez, Devid, allez. Détends-toi.

DEVID. – Parce que tu ne vas pas rester avec nous, Meryl ?

MERYL. – Comment ça, Devid, comment je pourrais rester avec vous ? Le fait est que je suis morte il y a trois mois, je n'existe plus. Tu dois t'habituer à cette idée. Tu dois apprendre à vivre sans moi. Parle avec Teddy de bouddhisme, cela devrait t'aider. Adieu, Devid. Je t'aime.

Meryl sort.

Scène 2

Devid va à la porte, ouvre la porte et une joyeuse compagnie entre dans la pièce, Teddy Betty, Sally, Frenk, Maximilian, Lama John et Elizabeth.

TEDDY. – Salut, Devid. Nous sommes venus sans invitation, mais nous sommes sûrs que tu es ravi de nous voir.

BETTY. – Salut Devid. Je te présente Elizabeth. Elizabeth c'est Devid.

DEVID. – Salut Elizabeth.

ELIZABETH. – Salut Devid.

MAXIMILIAN. – Devid, salut. Permits-moi de présenter, notre visiteur le Lama Djamgon Dordje. C'est son nom tibétain. Il est lama bouddhiste, bien qu'Américain.

LAMA JOHN. – Bonjour.

DEVID. – Enchanté. Mes amis, je suis ravi que vous soyez venus.

FRENK. – Nous avons tous terriblement envie de te voir, Devid. Ma femme Sally, ces derniers jours m'a si souvent répété, qu'elle se languissait de toi que j'ai commencé à en être jaloux.

Frank donne une légère tape sur le popotin de Sally. Sally s'écarte vivement.

SALLY. – Mon mari est un grand bavard, Devid, ne l'écoute pas. Mais j'ai effectivement langui, cela fait bien longtemps qu'on ne s'est pas vus, pas vrai ?

DEVID. – Oui, cela fait longtemps qu'on ne s'est pas vus. Et vous êtes bien braves d'avoir décidé de venir.

TEDDY. – Comment ça va, Devid ?

DEVID. – Je vais bien Ted. Au départ c'était difficile, et maintenant j'ai surmonté.

SALLY. – Elizabeth, je dois te parler un peu de Devid, puisque tu ne le connais pas du tout.

DEVID. – Je ne pense pas être un sujet de conversation bien intéressant

SALLY. – Devid est rédacteur en chef de la revue « Science et Société ». Il sait tout de toutes les découvertes scientifiques.

ELIZABETH. – Malheureusement, je ne sais rien du tout des découvertes scientifiques.

DEVID. – Mon problème est beaucoup plus sérieux que le vôtre. Je sais beaucoup de choses sur les découvertes scientifiques, mais je voudrais ne pas les savoir. Je n'aime pas les découvertes scientifiques.

SALLY. – Je te comprends, Devid. Je ne supporte pas les découvertes scientifiques, et autant que je sache, mon mari Frenk non plus, pas vrai Frenk ?

FRENK. – Et si vous me disiez plutôt, comment cela se fait qu'un Américain ordinaire, John Freedman, se soit soudain transformé en lama tibétain Djamgon Dordje ? Tout cela ne vous paraît pas pour le moins étrange ?

MAXIMILIAN. – Rien d'étrange à tout cela, Frenk. Aujourd'hui tu es Américain, dans la vie suivante tu es Russe, puis Iranien, puis de nouveau Américain. Probable que le lama Djamgon était dans une vie passée maître bouddhiste, sinon comment expliquer qu'une telle aspiration au bouddhisme apparaisse chez un Américain ordinaire ?

FRENK. – Écoute Maximilian, tu ne crois pas que tu viens là de répéter encore une fois ma

question, comment expliquer une telle aspiration d'un Américain ordinaire à remplacer ses jeans traditionnels par cette robe rouge ? C'est moi qui te le demande. Telle est ma question. Et j'ai besoin d'une réponse de ta part.

MAXIMILIAN. – C'est le karma, Frenk.

FRENK. – Quoi ?!

MAXIMILIAN. – C'est le karma.

FRENK. – Le karma ? Le karma de qui ?

MAXIMILIAN. – Son karma à lui.

FRENK. – À Djamgon Dordje ?

MAXIMILIAN. – À Djamgon Dordje.

FRENK. – Tu as perdu la boule ou quoi, Max ? Tu es complètement à la masse, quel Djamgon Dordje ? Qui se tient ici devant toi, c'est Djamgon Dordje qui se tient là ?

MAXIMILIAN. – C'est Lama Djamgon Dordje.

FRENK. – C'est Lama Djamgon Dordje ?! Notre John à nous ? Il est Lama Djamgon Dordje, qu'est-ce que tu racontes ? C'est qui lui, qui est-il ? Allez dis-moi encore une fois, qui est là avec nous dans ce vêtement rouge ?

MAXIMILIAN. – Tu vois, très bien qui c'est. C'est Lama Djamgon.

FRENK. – Il est Djamgon ? Notre John est Djamgon ?!

MAXIMILIAN. – Mais qu'est-ce qui ne va pas avec lui, Frenk ?

FRENK. – Rien. Rien ne va avec lui. Absolument, rien. John-Djamgon, voilà ce qui ne va pas ici.

LAMA JOHN. – Appelle-moi simplement Lama John. Tout le monde m'appelle comme ça. Lama John et c'est tout.

FRENK. – Eh bien voilà ! Voilà, tout se remet à sa place. Merci, Lama John. Là, tu viens de fortement simplifier l'ensemble de nos relations. Merci à toi, Lama John. Maintenant j'ai enfin compris, qui tu es vraiment. Tu es Lama John.

LAMA JOHN. – Je suis Lama John.

FRENK. – Je t'aime Lama John.

LAMA JOHN. – Moi aussi je t'aime, Frenk.

FRENK. – Je t'aime très fort, plus fort qu'eux tous. Parce que tu es plus pur qu'eux tous. Tu es plus sage qu'eux tous. Je t'aime, Lama John.

LAMA JOHN. – Moi je t'aime, Frenk.

Frenk s'approche de Lama John, ils échangent une accolade. Une accolade virile et ferme.

TEDDY. – Tu nous a terriblement manqué, Devid.

DEVID. – Moi aussi je suis diablement ravi de vous voir, les mecs.

TEDDY. – Devid, nous savons que tu vas mal. Nous sommes venus partager avec toi ton chagrin. Ne ferme pas ta porte devant nous, laisse-nous entrer en toi.

DEVID. – Ok, ma porte vous est ouverte, soyez les bienvenus, entrez. Entrez en moi l'un après l'autre ou tous d'un coup, selon votre convenance.

SALLY. – L'un après l'autre serait plus convenable.

BETTY. – Elizabeth, passe la première.

TEDDY. – Et pourquoi Elizabeth, et pas, par exemple, moi ?

BETTY. – Parce qu'Elizabeth est ici pour la première fois. Elle est notre hôte. Du coup, Elizabeth, tu entres la première. Devid, ta porte en toi est-elle ouverte, pour Elizabeth ?

DEVID. – Ok, pourquoi pas. Ma porte en moi est ouverte pour tous.

SALLY. – Eh bien, alors nous commençons. Devid, voici Elizabeth, elle est célibataire, elle n'a pas de petit copain, elle n'est pas lesbienne. Laisse-la entrer au plus vite dans ton coeur, ouvre-lui ta porte.

Une étrange pause s'installe.

SALLY. – Devid ?

DEVID. – Je ne sais trop quoi dire de tout cela. Je dois demander à Meryl.

TEDDY. – Qu'est-ce qui s'est passé, Devid ?

DEVID. – Rien, Teddy, simplement tout cela est arrivé si vite, je ne me suis pas encore habitué à cette idée...

SALLY. – À quelle idée, Devid ?

DEVID. – À l'idée concernant Elizabeth.

Pause.

BETTY. – Tu n'as pas besoin de prendre l'apparition d'Elizabeth avec autant de sérieux. C'est simplement Elizabeth et c'est tout.

DEVID. – Oui, oui, je comprends tout cela. Pour vous c'est simplement Elizabeth, mais moi j'ai besoin de demander à Meryl. Je dois discuter avec Meryl. Excusez-moi.

TEDDY. – Pardonne-moi, Devid, mais tu sais parfaitement que ce n'est pas possible.

DEVID. – Quoi ?

TEDDY. – De discuter avec Meryl.

Devid s'assoit sur une chaise, en prenant sa tête entre ses mains. Teddy indique par signes à tous qu'il est temps de partir. Les hôtes commencent à partir en prenant leur temps. Tout le monde part,

sauf Elizabeth.

Scène 3

Elizabeth prend une chaise, et s'assoit face à Devid. Devid, lève la tête, regarde tout autour, voit que tout le monde, à part Elizabeth est parti. Il regarde Elizabeth. Elizabeth regarde Devid.

DEVID. – Elizabeth, c'est ton vrai nom ?

ELIZABETH. – Oui, c'est mon vrai nom, mais je veux tout de même vous dire que vos amis m'ont payée.

DEVID. – Payée ?

ELIZABETH. – M'ont payée avec de l'argent.

DEVID. – Payée pour faire quoi ?

ELIZABETH. – Pour que je vienne chez vous aujourd'hui. Pour le fait d'être ici maintenant.

DEVID. – Quoi quoi quoi ? Pardonne-moi, je n'ai pas tout à fait compris ce que tu entends par là, tu es une prostituée ?

ELIZABETH. – En principe, non. Bien que cela ressemble un peu à de la prostitution. Le fait est qu'aujourd'hui pour moi c'est la première fois de ma vie.

DEVID. – Quoi, la première fois de ta vie ?

ELIZABETH. – Eh bien, un rendez-vous avec un homme. J'ai trente ans, mais il se trouve que je n'ai jamais été, ni avec aucun homme, et ni surtout pour de l'argent. Donc aujourd'hui pour moi c'est la première fois de ma vie.

DEVID. – Qu'est-ce que j'entends, Elizabeth ? Ils t'ont donné de l'argent pour que tu couches avec moi ? C'est pour cela qu'ils t'ont payée ? Pour que tu couches avec moi, c'est cela ?

ELIZABETH. – Ils m'ont payée pour que je sois avec vous. Et pour ce qui est de coucher ou pas, tout cela dépend seulement de vous, Devid.

DEVID. – D'accord, d'accord. cela devient intéressant. Hoho ! Quels amis attentionnés j'ai, dis donc ! Et si maintenant je te demandais de partir, tu devras leur rendre cet argent ?

ELIZABETH. – Non. Bien sûr que non. On m'a payée seulement pour que je vienne chez vous et que je fasse tout ce que vous voulez, dans des limites raisonnables, bien sûr. Donc si vous voulez que je parte, je partirai et mon travail sera accompli.

DEVID. – Travail ?! Tu appelles cela un « travail » ?

ELIZABETH. – Eh bien, oui puisque je fais cela pour de l'argent, cela signifie que c'est mon travail, on ne peut pas appeler cela autrement.

Devid rit.

DEVID. – Mon Dieu, à quel point ces gens peuvent être stupides ! À quel point ils peuvent être insensibles, gras et tout abrutis par leur cocaïne et leur bouddhisme, des êtres pitoyables.

Devid s'approche d'Elizabeth, se penche vers elle, pose la main sur son épaule.

DEVID. – Elizabeth, cela m'a fait très plaisir de faire ta connaissance, mais je dois te dire que ton travail est fini. Tu dois y aller. Merci pour ton labeur. Maintenant que ton travail est fini, il est l'heure de te reposer, te reposer avec le sentiment du travail bien accompli. Je te suis reconnaissant pour ton travail, que tu viens d'accomplir ici. C'était simplement au top du professionnalisme. Dommage que tout se termine aussi vite. Mais, il n'y a rien à faire, il est vraiment l'heure pour toi, de rentrer. Au revoir, Elizabeth.

Elizabeth se lève et se dirige vers la porte.

DEVID. – La seule chose qui me chagrine un peu dans ton travail, Elizabeth, c'est la facilité avec laquelle tu as tout de suite déballé ton secret. J'imagine, pourtant, qu'on t'a demandé et qu'on t'a, probablement, payée pour que je ne devine en aucun cas qui « tu » étais et quel était « ton travail », je suis persuadé qu'on t'a précisément payée pour que je considère ma relation avec toi comme réelle et sincère, n'est-ce pas, j'ai raison, Elizabeth ? Pour quelles raisons alors as-tu aussi vite trahi tes employeurs ? Est-ce bien professionnel dans ce travail, que tu devais faire ? N'est-ce pas honteux de prendre l'argent en ne faisant pas la chose, pour laquelle on t'a donné cet argent ?

ELIZABETH. – Ne vous en faites pas, Devid, j'ai fait tout, ce pour quoi, ils m'ont payée. Parce que la première chose qu'ils m'ont demandé de faire, en plus de rester en tête à tête avec vous, c'est de vous raconter tout cela. C'était leur condition, que je vous raconte tout cela. Et je l'ai fait.

Pause. Devid perplexe regarde Elizabeth.

DEVID. – Quoi ?

ELIZABETH. – Eux-mêmes voulaient que je vous parle du contrat que nous avons passé.

DEVID. – C'est vrai ?

ELIZABETH. – Leur exigence principale à mon égard était que je ne vous mente jamais. Je reçois de l'argent pour le fait de ne vous dire que la vérité sur tout. Sur moi, sur ma vie sur ce que je ressens.

Devid réfléchit pendant quelques secondes, ensuite il regarde fixement Elizabeth. Elizabeth se tient près de la porte et attend.

DEVID. – Que diable, Devid, tes amis sont apparemment beaucoup plus sages, que tu ne le pensais ! Bien sûr, ils comptent que cet aveu fera sur toi une impression inoubliable, et c'est ainsi

que cela se passe justement. Cependant, ils ne gagneront pas cette bataille. J'ai apprécié leur intelligence et leur stratégie. Selon leur subtil projet, après cet aveu, j'aurais dû te demander de rester encore un petit peu. Mais ils me prennent pour une personne trop naïve. Je te remercie, encore une fois, pour ton travail, Elizabeth. Mais, malheureusement, te voilà malgré tout, obligée de partir. Il est déjà tard. Et en plus j'ai besoin de discuter, de quelque chose, avec quelqu'un. Bonne nuit, Elizabeth. Au revoir.

ELIZABETH. – Tu veux discuter de tout ça avec ta femme Meryl ?

Devid s'emporte instantanément.

DEVID. – Cela n'est pas du tout ton affaire ! Tu as fait le travail, tu as reçu ton argent et maintenant tu peux t'en aller. Au revoir, Elizabeth, il est vraiment l'heure de partir.

Devid s'approche de l'entrée, il ouvre la porte. Elizabeth passe la porte, s'arrête sur le seuil, se retourne.

ELIZABETH. – Les rêves sont notre travail, que nous avons le devoir de faire bien.

Devid ferme la porte derrière Elizabeth. Pendant un temps il reste devant la porte, le visage dans les mains. Ensuite il se retourne et ouvre la porte. Derrière la porte se tient Elizabeth. Devid ouvre grand la porte, lui proposant d'entrer. Elizabeth entre. Devid referme la porte derrière elle.

DEVID. – D'où tu connais, cette phrase, Elizabeth ?

ELIZABETH. – Les rêves sont notre travail, que nous avons le devoir de faire bien.

DEVID. – D'où tu connais, cette phrase ?

ELIZABETH. – Cette phrase, c'est une phrase qu'aimait répéter ta femme Meryl. C'était la devise de sa vie.

DEVID. – D'où tu connais cela ? Pour moi maintenant c'est très important, je t'en prie, tu dois me répondre.

ELIZABETH. – Ta femme Meryl m'a dit cela, quand elle m'a demandé de venir chez toi.

DEVID. – Ce que tu fais maintenant, Elizabeth, c'est très, très cruel et je n'hésiterai pas à te jeter dehors, mais je veux comprendre, d'où tu tiens cette phrase, seulement pas besoin de répéter que c'est ma femme qui te l'a dite, parce que nous savons ici tous les deux très bien que ma femme Meryl est morte il y a trois mois.

ELIZABETH. – Oui, mais elle me l'a dit avant sa mort. Elle m'a dit cela un mois avant sa mort.

DEVID. – Donc, tu veux dire que Meryl et toi vous vous connaissiez, c'est cela que tu veux dire ?

ELIZABETH. – Oui, c'est précisément cela, Devid. Nous nous connaissions, Meryl et moi. Tes amis m'ont amenée à elle, et le jour même, ils m'ont proposé ce travail. Et cette proposition venait

non seulement de tes amis, mais aussi de ta femme Meryl. Et d'après ce que je sais, pour tout dire, c'était son idée à elle, de te trouver quelqu'un comme moi.

DEVID. – Quoi quoi ?! Écoute, toi ! Il y a des frontières, qu'il est interdit de franchir même pour de l'argent. Même pour une très grosse somme d'argent. Mais là, il me semble, que toi, tu t'apprêtes maintenant à les franchir, je te préviens, cela peut être dangereux pour toi.

ELIZABETH. – Devid, tu dois te calmer, rassembler ton courage et apprendre, comment les choses se sont vraiment déroulées. Quand ta femme Meryl a appris qu'elle avait le cancer et qu'il ne lui restait que quelques mois à vivre, la première chose qu'elle a pensée, c'était qu'il te serait très difficile de surmonter sa mort. Elle a pensé qu'après sa mort, tu allais, probablement, faire une dépression et qu'il était possible que tu ne parviennes pas à en sortir. Alors elle s'est mise à réfléchir, à comment elle pouvait t'aider. Et d'elle-même, en prenant conseil auprès de tes amis, de Teddy, de Frenky et d'autres, elle a décidé qu'après sa mort, tu allais avoir besoin de quelqu'un, qui puisse te venir en aide, et que ce quelqu'un devait être une femme, pas simplement pour discuter avec toi, mais pour t'aider à redevenir un homme. Et il n'y a qu'une femme qui puisse aider un homme à redevenir un homme. Alors tes amis sur la demande de ta femme se sont mis à chercher pour cette mission une femme qui corresponde, et ils m'ont trouvée moi. Et ils m'ont conduit voir ta femme à l'hôpital, et nous avons discuté ensemble pendant un très long moment, et ensuite on s'est revus encore quelques fois et au final Meryl, a approuvé ma candidature pour le rôle de la femme, qui devrait venir chez toi, et elle m'a appris certaines choses, que je pourrais utiliser pour établir le contact avec toi, y compris cette phrase qu'elle m'a transmise, que je viens de te dire. Tes amis et ta femme, Devid, l'ont fait parce qu'ils t'aiment et parce qu'ils veulent véritablement t'aider. Et moi aussi je veux véritablement t'aider.

DEVID. – Quoi ?! Tu veux aussi m'aider ?! Toi, la salope, qui a décidé de se faire de l'argent sur le chagrin d'un homme, toi ici, tu viens maintenant me parler d'aide ?! Mais je vais t'étrangler maintenant, pauvre putain !

Devid se jette sur Elizabeth, ils tombent par terre, Devid commence à étrangler Elizabeth, mais là Teddy et Frenk, suivis de toute la compagnie Betty, Sally, Maximilian et Lama John font irruption dans la pièce. Teddy et Frenk tirent Devid de côté. Sally et Betty aident Elizabeth à se remettre sur ses pieds, ils la font s'asseoir dans un fauteuil. Maximilian apporte de l'eau à Elizabeth, et Lama John apporte de l'eau à Devid. Pause.

Scène 4

Appartement de Devid. Devid est assis sur le plancher, près de lui Frenk et Teddy, à trois mètres d'eux, Elizabeth est assise dans un fauteuil, près d'elle Sally et Betty, Maximilian et Lama John qui est installé sur le divan, les jambes repliées, en posture de Bouddha.

TEDDY. – Maintenant je vais tout t'expliquer, Devid.

DEVID. – Merci, Teddy, mais on m'a déjà tout expliqué avant toi. Merci à vous, les mecs, pour votre aide, votre soutien, vous m'avez carrément soutenu, vous m'avez sorti des décombres. Grâce à vos bons coeurs et à votre débrouillardise, je suis sorti de mon humeur « ténébreuse », comme vous dites. Merci, à vous encore et encore, mes chers amis, merci à Teddy, merci à Frenk, Haré Krishna, mister Lama John, c'est la formule d'usage ? Merci à vous aussi les filles. Merci pour tout. Et maintenant, barrez-vous. Et jamais, vous m'entendez bien, jamais je ne veux plus vous voir dans cette maison. Allez-vous en tous !

Pause. Personne ne bouge.

DEVID. – Je n'ai pas été assez clair, peut-être faut-il que j'appelle la police ? Barrez-vous tout de suite de ma maison.

FRENK. – Écoute, Devid. C'était la dernière volonté de Meryl. Nous lui avons promis que nous ferions les choses comme elle le voulait, et nous l'avons fait. Nous n'avons commis aucune faute, comprends-nous.

DEVID. – Et moi j'en ai rien à foutre de ce que tu dis maintenant, Frenk. Et moi j'en ai rien à foutre de ce que tu dis maintenant ! Et j'en ai rien à foutre de toi et de vous tous. Je vous demande de vous barrer tous d'ici tout de suite, sinon je serai effectivement contraint d'appeler la police. J'en ai rien à foutre de toutes vos bonnes intentions. Je ne veux pas entendre toutes vos explications. J'ai envie de gerber à cause de vous et de toutes vos « bonnes » actions. Et tout que je veux maintenant, c'est rester seul. Partez, je vous le demande, vous ne comprenez donc pas que j'ai besoin de rester seul !

MAXIMILIAN. – Apparemment, nous ferions mieux de partir. Devid, nous allons effectivement partir. Sommes désolés que les choses aient tourné comme cela.

Maximilian se lève et se dirige vers la porte, tous les autres le suivent en direction de la sortie.

FRENK. – Malgré tout, tu nous autorises, à passer te voir demain Sally et moi, je pense que cela vaudrait le coup de rediscuter de tout cela à tête reposée.

DEVID. – Non, Frenk. Nous n'avons rien à discuter, ne venez pas demain, je ne vous accueillerai pas.

TEDDY. – Eh bien, d'accord, d'accord. Mais, au moins parler avec moi au téléphone, je dois te dire

une chose très importante. C'est Meryl qui me l'a demandé.

Devid bondit brusquement sur ses pieds et crie.

DEVID. – Oublie ce nom, salopard, tu m'entends ? Oublie et ne me dis plus un seul mot sur le fait que quelque chose te liait autrefois à moi et à ma femme. N'essaie pas de me parler ni au téléphone, ni face à face. Tu m'as compris, Teddy ?! Et cela vous concerne tous, vous m'entendez ? À partir de cette minute, plus aucun contact entre nous. Pas la peine de me téléphoner ou de m'écrire ni même de penser à moi. Je n'existe plus dans vos vies, adieu.

Tous se dirigent vers la sortie.

SALLY. – Au revoir, Devid.

BETTY. – Au revoir.

LAMA JOHN. – J'ai été ravi de faire votre connaissance, Haré Krishna.

Tous sortent. Devid reste seul.

Scène 5

Appartement de Devid. Devid est assis sur le divan. Dans l'angle éloigné de la pièce, près d'une fenêtre, se tient Meryl. Elle regarde par la fenêtre.

MERYL. – Je pensais qu'ainsi les choses seraient mieux pour toi, Devid.

DEVID. – Eh bien il se trouve qu'ainsi les choses sont devenues pires encore pour moi, Meryl.

MERYL. – C'est parce que, tu résistes à tout ce qui est nouveau, Devid, tu es fait comme cela. Tu vas toujours dans les mêmes restaurants, tu achètes toujours la même marque de vêtements, toute ta vie tu as roulé dans la même voiture et tu écoutes la même musique depuis l'université.

DEVID. – Et en plus j'aime toujours la même femme, Meryl. Ou bien cela aussi tu le classes dans la colonne de mes défauts ?

MERYL. – Devid, dans ce monde rien n'est constant, tout change ici. Change à chaque instant, seulement nous ne le remarquons jamais, c'est là notre problème. Nous nous sommes habitués à trouver et à penser que tout autour est invariable, et nous construisons là-dessus toutes nos vies, nous tentons de retenir ce à quoi nous nous habituons et ce qui nous apparaît devoir éternellement exister. Mais dans ce monde, Devid, rien n'existe éternellement, absolument rien. C'est pourquoi nous souffrons, de là viennent tous nos malheurs, du fait que nous attachons nos vies à ce qui nous semble sûr et solide, mais cela change tout le temps, et le sol sur lequel nous avons l'impression de nous tenir parfaitement stables, commence à se dérober sous nos pieds. Nous éprouvons une

douleur insupportable, quand s'écroulent nos châteaux de sable. Mais ce sont des châteaux de sable, Devid, est-ce que quand nous avons construit ces châteaux, nous ne savions pas qu'ils étaient faits de sable et que le sable tôt ou tard allait se disperser en millions de grains minuscules ?

DEVID. – Mais est-ce que, l'amour, n'est pas la seule constante qui soit dans ce monde ? Est-ce que l'amour véritable peut se disperser en millions de grains minuscules ? Est-ce que l'amour n'est pas une chose entière, Meryl ? Selon moi, l'amour est la seule chose « constante » qui soit dans ce monde effectivement composé de sable.

MERYL. – Alors pourquoi souffres-tu, Devid ?

DEVID. – Parce que je t'aime.

MERYL. – Mais pourquoi souffres-tu, Devid ?

DEVID. – Parce que tu n'es pas avec moi, Meryl. Mon amour pour toi est constant et il ne lui est rien arrivé à ta mort. Mais toi et ton corps, vous vous êtes désagrégés en millions de grains, et c'est cela précisément qui me fait souffrir. En revanche, c'est mon amour pour toi qui m'aide à survivre. Et si cela aussi on me l'enlevait, alors, je resterais vraiment sans rien, et alors je ne pourrais vraiment plus jamais trouver le moindre sens dans ce monde inconstant composé de sable.

MERYL. – Alors tout est en ordre, Devid ?

DEVID. – Oui, Meryl, tout est presque en ordre. À l'exception du fait, que je ne peux ni t'embrasser, ni te serrer contre moi. Tout est en ordre, on peut dire les choses ainsi.

MERYL. – Alors pourquoi t'être fâché à ce point contre cette pauvre femme, si tout est en ordre, Devid ? Pourquoi l'avoir presque étranglée ? Et pourquoi avoir décidé de te séparer de tes amis, qui ont passé, pour toi, toute la nuit devant la porte de ta maison, qui t'aiment, qui se soucient de toi, et qui prennent véritablement soin de toi, comme d'une personne qui leur serait la plus proche ?

Pause.

DEVID. – Parce que, à vrai dire, ce n'est pas contre eux que je me suis emporté, Meryl, mais contre toi.

MERYL. – Voilà. Voilà exactement ce que je voulais entendre de ta bouche, chéri. Je savais parfaitement qu'il en était ainsi. Et je suis ravie que tu aies, enfin, réussi à me l'avouer.

DEVID. – Je n'ai jamais eu aucun secret pour toi, je ne t'ai jamais rien caché même dans les détails, et j'ai toujours cru que toi, tu ne me cachais rien et que nous étions extrêmement ouverts l'un face à l'autre. Et il se trouve que pendant tout le mois qui a précédé ta mort, et tu te souviens bien sûr à quel point ce mois fut difficile, non seulement pour toi, mais aussi pour moi ? Mon Dieu, que ce mois a été difficile pour moi ! Te perdre jour après jour, heure après heure, minute après minute, te perdre. Je pensais, je ne pourrai pas supporter tout cela, c'était un véritable enfer et même le

moment lui-même de ta mort ne me parut pas aussi difficile, que ce terrible mois, au cours duquel je te perdais. Et soudain, j'apprends que tu menais une double vie, Meryl. Que tu mûrissais des plans, que tu rencontrais je ne sais quelle folle, que tu gambergeais quelque chose. Et tout cela dans mon dos, dans mon dos, Meryl ! Dans mon dos ! Voilà ce qui m'a touché en plein coeur, voilà ce qui m'a renversé. Voilà pourquoi j'ai perdu tout contrôle et pourquoi je suis sorti de mes gonds.

MERYL. – Donc c'est moi qui suis responsable de tout, Devid, et donc, tu devrais téléphoner, ou mieux encore aller voir tes amis et leur demander pardon de les avoir engueulés comme cela. Tu n'es pas obligé de rester chez eux, de sniffer de la cocaïne, ni de parler bouddhisme avec eux. Il te suffit juste d'aller t'excuser auprès eux et de repartir. Mais cela, il faut le faire absolument, Devid. Ce sera très juste à l'égard de gens qui, pour dire vrai, se soucient sincèrement de toi, de ceux qui en ce moment même s'en font pour toi, ni plus ni moins que toi-même, à cause de ce qui est arrivé. Va les voir, Devid. Dors suffisamment, remets-toi en forme et demain soir, va chez Teddy. Demain c'est samedi, et chaque semaine, la nuit de samedi à dimanche toute la compagnie se réunit chez Teddy pour fumer de la marihuana, sniffer de la cocaïne et parler de bouddhisme. Fais cela, Devid. Tu dois le faire, je t'en prie. Et tes relations avec moi, tu les éclairciras indépendamment. Puisque, finalement, eux n'y sont pour rien, vraiment, c'est une affaire entre toi et moi. Pardonne-les, chéri et fais en sorte que toi, ils te pardonnent et qu'eux-mêmes, ils se pardonnent.

DEVID. – Mon Dieu, comme tu parles bien, Meryl. Tu es capable de convaincre, n'importe qui, de faire n'importe quoi. J'ai toujours été sous ton influence, Meryl. Je ne veux pas aller chez eux, mais je sens déjà que j'irai chez eux demain. Et pas parce que tu as raison, chérie, mais parce que tu sais convaincre, comme nulle autre.

MERYL. – Un grand merci, chéri, mais en fait tu sais très bien que ce n'est pas moi qui tente de te convaincre, c'est toi-même qui tente de te convaincre. Parce qu'il y a dans cette pièce, nul autre que toi, Devid.

DEVID. – Comment cela, Meryl, ce n'est pas ton esprit qui parle avec moi ?

MERYL. – Tu sais très bien que non. Non, les esprits n'existent pas, Devid. Non, il n'y a aucun dialogue, il y a seulement tes pensées, chéri. Tu tentes de te convaincre toi-même, tu parles avec moi dans ton imagination, et toi-même tu le sais très bien, Devid.

DEVID. – Oui, je sais tout cela, Meryl. Je sais que je me parle à moi-même. Mais, j'ai besoin de savoir, quel qu'en soit le prix, j'ai besoin que toi tu me dises, au nom de quoi tu as inventé toute cette construction complexe avec cette pauvre Elizabeth, simplement pour me sortir de la dépression, simplement pour ne pas me laisser mourir de tristesse ? Je sens qu'il y a ici quelque chose en plus, quelque chose de grand, de plus grand qu'une simple psychothérapie, j'ai raison ? Pourquoi tu as fait tout cela, Meryl, réponds-moi ?

MERYL. – Parce que nos rêves sont notre travail, que nous devons, quoi qu'il en coûte, faire au mieux.

Scène 6

Maison de Teddy. Un grand salon. Dans le salon, quelques divans et de larges et confortables fauteuils. Sur le sol, un luxueux tapis persan. Le long des murs sont disposées quelques armoires et bibliothèques. Tous les meubles de la maison de Teddy sont de style colonial indien. Dans la pièce se trouvent Teddy, Frenk, Sally, Betty, Maximilian et Lama John. Tous écoutent Lama John, assis au centre, dans un fauteuil large et moelleux, jambes pliées en une position qui ressemble beaucoup à celle de Bouddha assis.

LAMA JOHN. – L'essence de la philosophie bouddhiste consiste dans le fait que tous les phénomènes, que nous voyons, et tous les objets, et nos idées et même nous-mêmes, tout cela n'est rien d'autre que, différents aspects de notre esprit. Tout cela compose notre esprit. Et même nous-mêmes, nous sommes aussi notre esprit. Nous sommes notre esprit. Mais en soi cet esprit représente seulement une énergie reflétée qui surgit de la fondation principale de tout. Et la fondation principale de tout, que nous appelons « dharmakaya » dans le bouddhisme est un espace vide sans début. Et de ce vide apparaissent tous les phénomènes et tous les aspects de ce qui nous semble exister. Tous les phénomènes apparaissent du vide et tous les phénomènes sont vides. Tout est vide, et le vide est tout. Et comme l'a dit d'une très belle manière un des plus grands maîtres bouddhistes tibétains du passé, le Master Longchen Rabdjam : « Une telle magie mérite l'admiration et l'étonnement, parce que l'absence totale de toute chose jaillit dans toute chose ».

Pause. Tout le monde tente de jouir de la profondeur et de la beauté de cette pensée. Seul Frenk se lève, et se dirige vers une petite table où se trouvent des boissons alcoolisées. Frenk se verse un verre de whisky, il prend ensuite un cigare dans un coffret, il prend les ciseaux spéciaux, pour couper le bout du cigare, il coupe le bout du cigare. Frenk tousse plusieurs fois. Frenk prend une longue allumette spéciale, il allume le cigare, il aspire puis expulse avec force une première bouffée de fumée.

MAXIMILIAN. – Autant que je puisse en juger, Frenk, laisse s'exprimer son scepticisme.

SALLY. – Je suis curieuse de voir maintenant à qui Frenk va le premier botter les fesses, à Maximilian, à Lama John ou bien à votre maître tibétain, comment vous l'appellez déjà, Lama John ?

LAMA JOHN. – Longchen Rabdjam.

SALLY. – Peut-être allez-vous tous les trois en prendre pour votre grade ?

MAXIMILIAN. – Je suis sûr que c'est moi qui vais en prendre pour mon grade. Parce que sur le plan du bouddhisme, Frenk préfère toujours me botter les fesses et apparemment il est déjà en train maintenant de sortir sa ceinture intérieure de son pantalon intérieur pour commencer à me battre les fesses intérieures.

BETTY. – « Fesses intérieures » tu viens de l'inventer là maintenant ?

MAXIMILIAN. – Oui.

BETTY. – Cela sonne plutôt pas mal, je te félicite.

FRENK. – Permetts-moi de me joindre aux félicitations de Betty, cher Maximilian, « fesses intérieures » c'est, sans doute, une immense trouvaille poétique.

MAXIMILIAN. – Oh ! Frenk démarre, regardez c'est maintenant que le gros du spectacle va commencer.

Frenk s'éloigne en direction du mur opposé du salon et s'assoit sur une chaise en rotin. Frenk boit une grande gorgée de son verre de whisky, tire sur le cigare et produit un gros nuage de fumée. Tous attendent, que Frenk commence à parler.

FRENK. – Écoute, Teddy, qu'est-ce qui t'a fait penser que cette fille, Elizabeth, était précisément une femme susceptible de plaire à notre Devid ?

Pause. Personne n'attendait un changement aussi brusque de sujet.

TEDDY. – Ce n'est pas moi qui l'ai décidé, mais c'est Meryl, c'est elle qui a sélectionné pour ce rôle la candidature d'Elizabeth.

FRENK. – Mais, c'est toi qui lui as présenté. Ce qui veut dire, qu'il t'a semblé qu'une fille, dans le genre d'Elizabeth, pourrait précisément convenir à notre David ?! Mais comment tu t'y es pris, Teddy, quelles considérations t'ont guidé ? Voilà quelle est ma question.

TEDDY. – Eh bien, aucune considération, Frenk. Elle m'a simplement plu et c'est tout. En plus, elle était célibataire, une femme modeste, polie et bien élevée.

FRENK. – Voilà ! Voilà, nous touchons le fond des choses. Elle t'a plu, Teddy. Et tu as pensé que parce qu'elle te plaisait, elle allait forcément plaire à notre Devid. Voilà la logique qui t'a guidé, mon ami. Cependant, j'ai envie de te demander, mon cher Teddy, où tu es allé chercher l'idée que Devid et toi, vous aviez les mêmes goûts et que vous étiez semblables ? Car, si on vous observe, pas besoin d'être un spécialiste en hommes pour voir que vous êtes deux personnes absolument différentes. Et que vos vies se construisent de manières absolument différentes. Devid a vécu près de quinze ans un mariage heureux en amour et en plein accord avec sa femme. Alors que toi, depuis que Sally t'a quitté pour se joindre à moi, tu n'as toujours pas réussi à trouver une compagne de vie.

SALLY. – Frenk arrête, immédiatement ! Ne l'écoute pas, Teddy.

TEDDY. – C'est rien, c'est rien, Sally, je vais bien.

FRENK. – C'est précisément cela, Sally, il va bien. Et quand tu l'as quitté pour moi, il allait bien aussi. Il va toujours bien. Il va bien, mais son ami Devid, lui, ne va pas bien.

TEDDY. – Je ne comprends pas, où tu veux en venir, Frenk, je ne comprends pas ? Tu veux dire que c'est moi qui suis coupable de ce qui est arrivé ? Je suis coupable de la réaction de Devid à l'apparition d'Elizabeth, c'est cela que tu veux dire, Frenk ?

Frenk se lève et se dirige vers Teddy, lui fait face.

FRENK. – Je veux dire que ce qui est en cause c'est le mauvais choix de la fille, voilà ce que je veux dire. Cette fille ne convient pas, à Devid, c'est clair, comme de l'eau de roche ! Et tu sais, pourquoi elle ne convient pas à notre Devid, Teddy ? Parce que c'est à toi qu'elle convient !

Teddy bondit brusquement et se dresse devant Frenk.

TEDDY. – Mais, Meryl l'a sélectionnée, Frenk. Tu as oublié que c'est Meryl qui l'a sélectionnée, et pas moi, Frenk !

FRENK. – Parce que Meryl était une femme, Teddy, et même à l'heure de sa mort, elle l'était encore ! C'est pourquoi malgré elle, elle a choisi une femme, qui ne pourrait jamais plaire à son mari. Son esprit voulait une chose, et son coeur en a fait une autre. Une femme, Teddy, ne choisira jamais pour son homme une autre qui serait plus digne qu'elle-même. C'est simple, deux et deux font quatre ! C'est comme cela que tu as choisi celle qui te plaisait, et Meryl, celle qui ne lui plairait pas. Eh oui, Teddy. Pourquoi tu me regardes comme ça ? Oui, Teddy, oui ! Celle qui, ne lui a pas plu ! Voici ce qui s'est vraiment passé ici.

TEDDY. – Mais, qu'est-ce que tu racontes, Frenk ?

FRENK. – Tu n'entends rien aux femmes, Teddy, et tu as fourgué à Devid, une nana, qui ressemble à un hareng aussi pourri que fétide, parce qu'il n'y a que les harengs fétides qui peuvent émoustiller un mollasson comme toi.

TEDDY. – Donc, selon toi, Sally est un hareng pourri, c'est cela ? Puisqu'elle a été ma femme Frenk, comme tu viens toi-même, de me le rappeler.

FRENK. – A été, Teddy. A été, il y a dix ans de cela. Elle t'a quitté pour moi. Voilà c'est comme cela, vieux, c'est comme cela.

Frenk se détourne de Teddy et se dirige vers la petite table avec les boissons, se verse un whisky et boit d'un seul trait un demi-verre de whisky.

SALLY. – Tu te comportes maintenant de manière très cruelle, chéri. Excuse-le, Teddy, je crois que Frenk a bu un verre de trop aujourd'hui.

TEDDY. – C'est rien, c'est rien, Sally, je vais bien.

FRENK. – Dis donc, dis-moi, Sally, ce que tu penses de Betty, en tant que femme, elle est à ton goût ou pas ?

SALLY. – Je pense, Frenk, que tu n'as pas besoin de lancer maintenant cette conversation.

FRENK. – Bon, allez, arrête, tout le monde ici sait que Betty est ma maîtresse, pourquoi faire comme si personne n'était au courant de rien. Alors, elle est à ton goût ou pas ?

SALLY. – Si tu ne t'arrêtes pas maintenant Frenk, je pars.

MAXIMILIAN. – Oui, Frenk, mon ami, je crois que tu t'es quelque peu éloigné du sujet premier de notre soirée.

FRENK. – Ah bon ? Dans ce cas ne pourrais-tu pas me rappeler encore une fois, mon ami Maximilian, quel est le sujet premier de notre soirée ?

MAXIMILIAN. – Nous parlions de l'acception bouddhiste du vide, de la source originelle d'où tout jaillit.

FRENK. – Ahah, je me suis donc éloigné du vide, d'où tout jaillit selon vous ? Eh bien, c'est parfait ! Je dirai même que j'en suis ravi. Parce qu'à l'âge de quarante ans, je m'intéresse, heureusement, davantage à la vie de mon ami à qui il est arrivé malheur, et moins au vide, dans lequel vous nichez après avoir sniffé de la cocaïne et vous être affublés de robes tibétaines rouges.

MAXIMILIAN. – Lama John ne sniffe pas de la cocaïne, contrairement à toi Frenk.

LAMA JOHN. – Par contre je suis affublé d'une robe rouge, et mon tour est venu de recevoir ma part de Frenk.

MAXIMILIAN. – Lama John n'a rien à voir avec cette histoire d'Elizabeth, donc tu l'attaques pour rien, Frenk.

FRENK. – Ah ! Aujourd'hui, mon cher ami, tu n'obtiendras probablement pas de moi que j'attaque quelqu'un. Aujourd'hui pour se pourvoir en distractions de ce genre tu ferais mieux de t'adresser à notre Teddy ou mieux encore à ton Bouddha américain Lama à John, que tu défends avec beaucoup de ferveur. Demande-lui de fourrer au plus vite son membre intérieur bouddhiste dharma bien profond dans ton petit cul bouddhiste intérieur afin qu'il débouche avec son membre intérieur les ténèbres de ton ignorance dans ton derrière intérieur en te libérant de ton égoïsme intérieur et de la merde et de la fausseté intérieures dont tu t'es imbibé tout entier en baignant dans ton vide cocaïno-bouddhiste.

Pause.

BETTY. – Mon Dieu, Frenk, mais c'est génial !

LAMA JOHN. – Frenk, le Longchen Rabdjam contemporain. Il est sa réincarnation.

SALLY. – Maximilian, Lama John, Teddy, excusez mon mari, il a simplement bu un verre de trop, trop sniffé de la cocaïne, qu'il critique tant, avant de décider de se présenter devant nous en tant que personne, gonflée de justice et de pureté, avant de décider de nous jouer l'ami attentionné. Mais tout cela, c'est l'influence de l'alcool et des drogues, évidemment, parce que sans whisky ni cocaïne, il n'a rien à voir avec une bonne personne, nous le savons tous, donc ne vous fâchez pas contre lui.

Pause. Devid entre. Tout le monde regarde Devid avec surprise.

Scène 7

Salon de la maison de Teddy. Les mêmes, plus Devid.

DEVID. – Salut à tous. Je suis venu vous demander pardon, pour la soirée d'hier. Hier, je suis sorti de mes gonds, je vous ai raconté un tas de saletés, je me suis conduit comme le dernier des égoïstes, comme une espèce de porc. Je sais que vous voulez tous m'aider. Pardonnez-moi, de vous avoir crié dessus et pour tous les mots, que j'ai pu vous dire. Je veux que nous continuions à rester amis. Ma maison vous sera toujours ouverte, je serais ravi de laisser entrer chacun des présents dans ma maison et dans mon cœur. Je vous prie de me pardonner.

Pause.

SALLY. – Quel bonheur que tu sois venu, Devid ! Nous nous faisons tellement de soucis pour ce qui s'est passé. Surtout Frenk.

MAXIMILIAN. – Oui, Frenk, vient simplement de nous effacer tous de la surface de la terre.

DEVID. – Salut, Frenk.

FRENK. – Ravi de te voir, Devid.

Teddy se lève, se dirige vers Devid, prend Devid dans ses bras.

TEDDY. – Laisse-moi, t'embrasser vieux. Je t'aime tellement, Devid, pardonne-moi pour tout, pour tout, pour tout.

DEVID. – Moi aussi je vous aime tous très fort, mes amis.

Frenk tire sur son cigare et produit avec force un gros nuage de fumée.

FRENK. – Dis-moi mon ami bouddhiste et maître Lama John. Est-ce que j'ai bien compris que selon l'enseignement bouddhiste nous tous êtres vivants avons été dans nos vies passées enfants et mères les uns des autres, ce qui signifie, que je dois, excusez-moi, voir dans mon ami Teddy une ancienne mère ?

LAMA JOHN. – Oui, l'enseignement bouddhiste dit que tous les êtres vivants ont été autrefois nos

mères, c'est pourquoi nous devons vénérer tous les êtres vivants sans exception, comme nos mères. C'est vraiment, ainsi, cher Frenk.

FRENK. – Voici, cher Devid, admire ce qui se passe dans les têtes de tes amis bienaimés. Alors, qu'ils ont tous déjà dépassé la trentaine. Donc selon toi, Lama John, tu étais dans une vie passée ma petite maman, et moi j'étais ton fiston obéissant, à qui tu donnais de temps en temps une fessée pour des petites bêtises, et voilà que grâce à ce lien karmique heureux nous sommes de nouveau l'un près de l'autre, bien que, dans cette vie ce ne soit pas les liens du sang qui nous rapprochent, mais notre ami Teddy et sa fervente passion pour la philosophie bouddhiste, c'est cela ?

Lama John rit joyeusement.

MAXIMILIAN. – Permits-moi de lui répondre, Lama John. Cher ami Frenk. Tu as un talent formidable et l'aptitude de tout tourner à l'envers. L'enseignement bouddhiste dit seulement que depuis des millions d'années d'existence, les êtres vivants apparaissent dans ce monde dans différentes réincarnations, nous sommes venus en ce monde en tant que femmes et en tant qu'hommes, et nous avons été des pères et des mères, des soeurs et des frères, des maris et des femmes. Et l'enseignement bouddhiste dit, que depuis des millions d'années de réincarnations, chaque être nous est apparu au moins une fois soit comme mère soit comme femme, soit comme fils. Tous les êtres vivants ont été au moins une fois notre mère. Et cela a été dit pour inculquer à l'homme la compassion et l'amour de tous les êtres vivants, parce que si toi, cher Frenk, tu voyais dans ton concurrent de business non pas un ennemi mais, d'abord, un être, qui un jour fut ta mère, alors ta relation à lui serait tout à fait autre.

SALLY. – Et son business, capoterait purement et simplement.

Tous, sauf Maximilian, rient.

FRENK. – Brave Sally. Comme toujours, dans le mille.

MAXIMILIAN. – Il capotera, Sally, seulement parce qu'aujourd'hui il repose sur des piliers comme la peur, la jalousie, l'orgueil, l'arrogance et la ruse. Mais si son business était construit sur l'amour, l'ouverture, l'honnêteté et le respect des personnes, sur la relation à l'autre, comme si c'était sa mère, alors en réponse, il aurait reçu exactement la même relation de son concurrent et le business alors serait tout à fait autre et le monde alors serait tout à fait autre.

FRENK. – Ma petite mère, Maximilian, est la pire salope que j'aie jamais connue. Et si mon rapport à toi, était comme mon rapport à elle, je doute que nous sirotions ensemble un verre de whisky et bavardions gentiment de toutes ces balivernes bouddhistes. Si je suis capable d'aimer les gens ne serait-ce qu'un petit peu, c'est seulement parce que durant toute mon enfance, en voyant quels méprisables salauds étaient ma mère et mon beau-père, j'ai tout fait pour ne pas leur

ressembler.

LAMA JOHN. – Mais les tibétains et les hindous, Frenk, ont un rapport différent à leur mère. Ils vénèrent leur mère, quelles qu'elles soient. Pour eux une mère c'est l'être qui leur donne naissance, l'être qui leur donne la vie, et donc, un être qui est divin et qui est sacré. Et c'est de là que vient cette parabole morale, qui dit qu'en tous les êtres vivants il faut toujours voir sa mère.

FRENK. – D'accord, Lama John, si tu as été ma petite mère dans une vie passée, je suis prêt à te vénérer. Mais dis-moi, et ne pourrais-tu pas maintenant embrasser mon petit popotin rose d'enfant, au nom de cette vieille mémoire kharmique, et comme on dit, avec un véritable amour maternel ?

LAMA JOHN. – Ah, Frenk. En effet, tout le problème est que cela fait longtemps que ton derrière flasque n'est plus le popotin rose d'enfant dont tu parles ici. Et toi-même, Frenk, tu n'es plus un nourrisson de première fraîcheur.

FRENK. – Voilà, voilà, je crains que tu aies raison sur ce point, l'ami ! Mais malgré tout je t'aime Lama John.

LAMA JOHN. – Moi aussi je t'aime, Frenk.

Lama John et Frenk s'étreignent.

SALLY. – Eh bien, j'espère que le thème de la soirée d'aujourd'hui, est enfin clos.

DEVID. – Et c'était quoi le thème de la soirée d'aujourd'hui ?

SALLY. – Les popotins, Devid. C'est de ce thème que, ton ami Frenk, a tenté de discuter.

TEDDY. – Eh bien, peut-être pouvons-nous maintenant passer à la partie supérieure de la personne, à la tête ? Allons, nous nettoyer la tête, les amis, des détritrus qui s'y sont accumulés. Que diriez-vous si nous nous servions chacun un petit verre de whisky pour le boire à la santé de Devid, le meilleur sur la terre.

FRENK. – Voilà ! Plein dans le mille, Teddy. Je marche déjà vers la table pour servir tout le monde.

MAXIMILIAN. – Bonne idée. Ma tête a besoin d'un nettoyage immédiat.

BETTY. – Moi aussi, je boirais bien un peu de whisky, au moins une gorgée.

FRENK. – Non, Betty, il ne faut pas. L'alcool et la drogue ne sont plus pour toi, nous étions d'accord.

BETTY. – Juste une petite gorgée.

FRENK. – Non.

SALLY. – Quel sévère petit-papa tu fais, Frenk.

FRENK. – Ne commence pas, Sally.

SALLY. – Ce n'est pas moi qui commence, Frenk.

BETTY. – Je vais malgré tout boire une petite gorgée. Juste une, Frenk, ne fais pas ton rabat-joie, je

t'en prie.

TEDDY. – Les amis ! Que tous ceux qui souhaitent boire me suivent.

Tous se dirigent vers la petite table avec les boissons, prennent des verres, Frenk sert à tous du whisky.

TEDDY. – Devid, j'espère, que tu vas boire à ta santé ?

DEVID. – Je vais boire à la vôtre, et, probable que je m'enivre un peu.

FRENK. – Sally, tu bois à Devid ?

SALLY. – Eh bien, bien sûr, et tu peux me verser un peu plus qu'un demi-verre.

TEDDY. – Peut-être que toi aussi tu boiras avec nous au moins une fois, Lama John ?

LAMA JOHN. – Je suis toujours avec vous, mais je vais boire un jus de fruit.

FRENK. – Lama John, comme toujours, est fidèle à ses idéaux bouddhistes, c'est pour cela que son boyfriend Maximilian boit et sniffe pour deux, j'ai bien compris correctement, tu veux une double dose, Maxi ?

MAXIMILIAN. – Je crois qu'aujourd'hui je vais faire comme Devid, je vais m'enivrer un peu.

TEDDY. – À toi, Devid. Tu es vraiment le meilleur d'entre nous. Je le pense sincèrement, et je suis sûr que tous les autres pensent la même chose.

SALLY. – Devid, tu es le meilleur.

MAXIMILIAN. – Tu es le meilleur, Devid.

FRENK. – À toi, Devid.

BETTY. – Au meilleur Devid du monde.

LAMA JOHN. – Hare Krishna !

Tous boivent.

Soudain, la porte du salon s'ouvre. Elizabeth entre. Tous se tournent et regardent Elizabeth.

Scène 8

Salon de la maison de Teddy. Les mêmes, plus Elizabeth.

ELIZABETH. – Bonsoir. Excusez-moi d'être venue sans invitation, mais je cherchais Devid, je ne l'ai pas trouvé chez lui, et j'ai pensé qu'il était, probablement, ici. E c'est le cas. Devid, j'ai besoin de vous parler. Ne pourriez-vous pas m'accorder quelques minutes, je ne vais pas vous prendre beaucoup de temps, cinq minutes au plus ?

DEVID. – Eh bien, à vrai dire maintenant je suis pas vraiment prêt, pour les conversations

sérieuses.

ELIZABETH. – Je promets que cela ne prendra pas plus de cinq minutes.

DEVID. – Eh bien, bon, bien sûr, je suis à votre service, Elizabeth.

ELIZABETH. – Pardonnez-moi d'avoir oublié de vous saluer. Bonsoir à tous.

FRENK. – Bonsoir, Elizabeth. Nous sommes tous ravis que tu sois passée, particulièrement, Teddy, n'est-ce pas, Teddy ?

TEDDY. – Bonsoir, Elizabeth. C'est magnifique que tu aies pris la décision de passer. Permets-moi de te proposer un whisky, nous sommes en train de boire à la santé de Devid, la meilleure personne sur cette terre.

ELIZABETH. – Merci, mais je n'ai jamais pu accoutumer mon organisme à l'alcool. Même au vin de table. Et puis je suis effectivement venue seulement, pour parler à Devid, et pour cela me permettez-vous de vous le voler pour précisément quelques minutes ?

FRENK. – Avant de parler à Devid, tu dois boire à Devid, parce que nous buvons tous aujourd'hui à sa santé. Alors peut-être que tu prendras malgré tout une petite gorgée de whisky ?

ELIZABETH. – Je vais boire de l'eau.

LAMA JOHN. – Je peux vous proposer du jus, d'orange et pamplemousse, produit absolument naturel.

ELIZABETH. – Oui, je vais boire du jus, je vous remercie.

Lama John se dirige vers la petite table, sur laquelle sont les boissons pour servir à Elizabeth le jus de fruits.

BETTY. – Waou ! Tu as une très jolie robe, Elizabeth, où tu l'as achetée, ou bien on te l'a spécialement cousue sur commande ?

ELIZABETH. – Je couds moi-même. C'est mon travail. J'accepte les commandes et je couds à la maison, c'est ainsi que je gagne ma vie.

SALLY. – Toutes mes copines, ont tout bonnement soupiré, quand je suis arrivée dans la veste, qu'Elizabeth a cousue pour moi il y a un mois. Elles ont pensé que c'était un vêtement de la collection Grig Steler et elles ont été très étonnées, d'apprendre que ce n'était pas le cas, et elles ont été encore plus étonnées, d'apprendre combien cela m'avait coûté. Tu dois absolument augmenter tes prix, chérie, au minimum les doubler, crois-moi.

BETTY. – Tu parles de la veste en laine verte avec des manches courtes et larges ? C'est vraiment, un chef-d'oeuvre. Je me commanderais bien quelque chose dans ce style.

SALLY. – Non, la veste verte dont tu parles était bien de Grig Steler. Je ne suis encore jamais venue ici dans la veste, qu'Elizabeth a cousue pour moi.

ELIZABETH. – Je couds des vêtements très ordinaires, peu probable qu'on puisse les comparer aux créations de la vraie mode, surtout pas aux vêtements de Grig Steler.

Lama John tend son jus de fruits à Elizabeth.

LAMA JOHN. – Jus d'orange et pamplemousse, je vous en prie.

ELIZABETH. – Merci. À votre santé, Devid. Je me joins au toast commun et je bois à votre santé.

DEVID. – Je suis très touché, Elizabeth. Et je suis prêt à y aller. Je propose d'aller dans le jardin, il y fait frais maintenant et les fleurs sentent bon. Je vais seulement me verser un peu de whisky, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

FRENK. – Voilà ! Voilà ce que réclame mon organisme épuisé, il veut de la fraîcheur et le parfum des fleurs. Il veut aller au jardin. Écoutez, et ne serait-il pas mieux que nous allions tous au jardin, en laissant nos pourparleurs dans cette pièce étouffante ? Après tout, nous sommes plus nombreux et nous avons déjà passé ici la soirée entière, et nous avons absolument besoin de respirer l'air frais, d'autant plus qu'il émane de Lama de John une odeur d'huile tellement insupportable que je ne vais pas pouvoir rester à côté de lui une minute de plus. Je vais dans le jardin.

Frenk sort du salon.

BETTY. – Oui ! Excellente idée. Je vais aussi dans le jardin.

SALLY. – Oui, dans le jardin, cela sonne d'une manière très séduisante. Je crois que je veux aussi respirer de l'air frais.

TEDDY. – Excusez-nous Devid et Elizabeth, mais, il semble, que c'est nous qui allons maintenant dans le jardin. Et vous pourrez vous joindre à nous ensuite, d'accord ?

DEVID. – Nous nous joindrons à vous, d'accord.

ELIZABETH. – Devid pourra se joindre à vous dans cinq minutes.

LAMA JOHN. – Elizabeth, si vous voulez encore du jus, il est là-bas sur cette petite table.

ELIZABETH. – Merci.

MAXIMILIAN. – Alors on y va, au jardin ! Puisque Frenk sait toujours mieux que les autres ce dont nous avons vraiment besoin.

Tout le monde sort du salon. Devid et Elizabeth restent tous les deux.

Scène 9

Salon de la maison de Teddy. Elizabeth et Devid sont tous les deux.

ELIZABETH. – Devid, écoutez ce que j'ai à vous dire. N'interrompez pas et ne posez pas de

questions, avant que j'aie terminé. Écoutez simplement ce que j'ai à vous dire et c'est tout. Cela prendra moins de cinq minutes. Ne répondez rien, écoutez simplement.

Devid boit son whisky en une gorgée, pose le verre vide sur le plancher, se dirige vers le fauteuil. Sur lequel était auparavant assis Lama John, s'assoit dans le fauteuil, regarde Elizabeth.

ELIZABETH. – Dans la société contemporaine, Devid, il semble absolument normal, à l'homme, d'être malheureux. Les hommes ne se rendent pas compte du fait qu'ils se permettent en effet de se plaindre de leur vie. L'homme contemporain peut dire, – je me sens perdu. L'homme contemporain se permet de gémir et de se plaindre de sa santé. Il se considère en effet comme malade. L'homme contemporain peut dire, – je me sens mal, l'homme contemporain peut dire, – je me suis fatigué, j'ai perdu le sens de ma vie, c'est difficile pour moi. L'homme contemporain répète en effet souvent que c'est difficile pour lui. Les hommes, Devid, considèrent aujourd'hui normal d'être malheureux et de se plaindre de la vie. Les hommes, considèrent aujourd'hui acceptable de dire – j'ai peur. L'homme contemporain n'a pas honte d'avoir peur. Les hommes ont commencé à considérer que la peur est l'état normal de la vie. Pour les hommes contemporains il est devenu absolument normal d'être malade, d'être faible, d'être capricieux et éparpillé. Parce que l'homme contemporain est persuadé qu'il est fait ainsi, que l'être humain est ainsi fait. Mais en réalité, les hommes ne sont pas du tout faits ainsi, Devid. L'homme, Devid, doit être toujours centré, toujours concentré sur l'essentiel. Son esprit est clair. Ses intentions sont extrêmement précises. Chaque mouvement de l'homme est organisé. Il sait exactement, ce qu'il veut. Pour l'homme, il n'est pas permis d'avouer sa faiblesse et sa lâcheté. L'homme ne doit pas permettre à la peur de l'envahir. L'homme ne parle pas de sa fatigue et ne communique pas avec ses proches sur son impuissance. Parce qu'il est toujours rempli de forces, et si les forces le quittent, il ne gémit pas et ne se plaint pas, mais reconstitue sa force grâce à des moyens spéciaux, qu'il maîtrise. L'homme est toujours rempli de résolutions, Devid. L'esprit de l'homme est pur et clair, parce qu'il doit constamment prendre des décisions. Et toutes les décisions, qu'il prend sont nettes et franches, parce qu'ils viennent de son coeur et de son intuition. C'est pourquoi l'homme est toujours centré. L'homme est toujours prêt. L'homme ne peut pas être cruel, parce qu'il sent sa force intérieure. L'homme est celui qui ne demande rien, mais est toujours reconnaissant. L'homme prend ce qu'il veut non pas par la violence, mais par sa force intérieure. L'homme distingue la force de la violence. L'homme ne peut pas être faible, parce qu'il sait que la force n'est pas dans les muscles, dans les tendons, mais dans la concentration et la précision extrême. L'homme est toujours précis. L'homme ne discute pas le chemin, mais avance sur le chemin. L'homme ne dit pas, « ma vie n'a aucun sens », ou « tout autour est changeant et il n'y a rien de constant dans ce monde ». L'homme ne se plaint jamais, parce qu'il n'y a aucune raison de se

plaindre. Pour l'homme, le sens de la vie est toujours clair, parce que c'est sa vie qui est ce sens. Pour l'homme le sens de la vie c'est d'être une vraie personne, et être une vraie personne, cela signifie être précis, centré, concentré et complètement ouvert. Le cœur de l'homme est ouvert et son esprit est ouvert. L'homme est toujours à sa place, il est toujours dans son cœur, et son cœur est ouvert, toutes ses portes sont grandes ouvertes. Cependant, bien que ses portes soient ouvertes, il reste lui-même, toujours protégé et il est impossible à celui qui a de mauvais desseins de pénétrer en lui. L'homme lui-même est toujours protégé et prêt à protéger sa famille, ses enfants et sa femme. Le cœur et l'âme de l'homme sont ouverts, mais ils sont toujours protégés et il ne permettra jamais à rien d'hostile de pénétrer dans sa maison. L'homme ne pense pas, il agit. Ses idées, sont toujours accordées à ses actes. Tous ses mouvements sont précis, ses gestes sont justes. L'homme ne se plaint jamais, il n'a aucune raison de se plaindre, parce que les difficultés constituent le sens de sa vie. L'homme véritable ne peut pas souffrir et permettre à la souffrance de pénétrer dans son cœur. Parce que la souffrance provoque l'apitoiement sur soi, et l'apitoiement sur soi engendre la peur, et la peur, Devid, ne permet pas à l'homme de voir les choses telles qu'elles sont, la peur tient l'homme en captivité et déforme le sens originel de sa vie. C'est pourquoi l'homme ne permet pas aux souffrances de l'envahir, l'esprit de l'homme est occupé par sa famille et la recherche de la connaissance, et pas par la réflexion et l'apitoiement sur soi. L'homme n'a pas le temps de souffrir et de pleurer, il doit avancer et être très attentif à ne pas dévier ni perdre son chemin. L'homme doit toujours être attentif, il est, lui-même, l'attention. Et il doit être tendre. Même un homme brutal doit savoir être tendre. Et l'essentiel, Devid, c'est que l'homme doit aimer intensément et profondément. L'homme doit aimer, Devid. Parce que c'est seulement en ayant de l'amour qu'on peut protéger, c'est seulement en ayant de l'amour qu'on peut aider. Il n'y a pas de temps pour les plaintes et les larmes, Devid. L'homme n'a pas de temps, pour le malheur et la souffrance, parce qu'il a beaucoup d'autres choses à faire. Il doit aimer, il doit développer sa vision, il doit aller de l'avant et conduire derrière lui sa famille, ou son peuple, ou lui-même. Il doit protéger, il doit défendre, il doit savoir, il doit s'ouvrir à la connaissance et recevoir cette connaissance. Il doit apprendre, il doit être prêt à mourir à toute seconde. L'homme doit trouver son intégrité et conserver cette intégrité jusqu'à sa mort. Parce que seule la personne intègre le sens qu'il y a à mourir. Et tant que tu n'es pas intègre, tu n'es pas prêt à mourir. Parce que, si tu n'es pas intègre, après ta mort tu te disperseras en petits morceaux, et personne ne sera plus en mesure de te rassembler. L'homme doit oublier la paresse, la fatigue et les maladies. Il doit se mettre debout, relever la tête, sentir une joie authentique dans son cœur, sentir dans son cœur la lumière et l'amour. Il doit vigoureusement se mettre sur ses pieds et faire le premier pas. L'homme, Devid, doit avancer. Et les questions comme « y a-t-il ou non quelque chose de constant dans ce monde ? », ou « quel est le sens de la vie ? », ce sont des

questions pour lequel l'homme reçoit des réponses, sous la forme de l'expérience de vie, et pas sous la forme de théories, de conceptions ou de mots. Parce que pour l'homme véritable la réponse à sa question est constituée par l'expérience, qu'il vit, et pas par les mots, qu'entendent ses oreilles. L'expérience, c'est ce qui t'arrive, l'expérience c'est ce qui existe réellement. L'homme ne croit pas, l'homme sait. La vie de l'homme c'est à la fois sa question et sa réponse. Et voilà tout. C'est cela que je voulais vous dire, Devid.

Elizabeth sort de son sac une enveloppe qu'elle dépose sur le bord du divan.

ELIZABETH. – À l'intérieur de cette enveloppe, il y a un papier sur lequel j'ai inscrit mon numéro de téléphone et mon adresse. Si vous avez besoin de moi, appelez ou venez. Moi-même, je ne viendrai plus chez vous. Merci de m'avoir écoutée Devid. Au revoir.

Elizabeth sort. Devid reste assis en silence.

Scène10

Salon de la maison de Teddy. Devid n'a pas bougé du fauteuil, où il s'était assis pour écouter Elizabeth. Sally entre dans la pièce. Elle est ivre et visiblement indignée.

SALLY. – Devid ! Ton ami Frenk est devenu complètement fou, il a passé toutes les normes admises et toutes les frontières. Il est nécessaire et urgent, de prendre des mesures. Frenk nage dans le malheur, il est gravement malade. J'ai l'intention d'agir très fermement. Et j'ai besoin de ton soutien, Devid.

DEVID. – Que s'est-il passé, Sally ?

SALLY. – Il vient d'avouer que cette salope, sa maîtresse Betty, attend un enfant de lui. Mon mari Frenk se prépare à devenir un jeune père, Devid. Je considère qu'il faut agir, on ne peut pas rester les bras ballants, il faut entreprendre quelque chose, d'aider Frenk d'une manière ou d'une autre, il faut le sortir de son malheur, il faut le sauver, Devid. Je suis prête aux mesures les plus radicales pour arrêter cette folie qui nous guette.

DEVID. – Tu dois te calmer, Sally. Veux-tu une gorgée du whisky ?

Devid s'approche à Sally, l'enlace.

SALLY. – Non, je suis déjà ivre morte.

DEVID. – Est-ce que tu es sûre que c'est la vérité, Sally, peut-être que Frenk, a inventé tout cela, exprès pour t'énervé ?

SALLY. – Tout cela c'est la vérité, Devid. Je me suis aperçue, il y a maintenant une semaine, que

quelque chose ne tournait pas rond chez Frenk. Cela fait une semaine qu'il s'enivre et se comporte comme un porc.

DEVID. – Mais le fait est que Frenk, se comporte toujours comme un porc, depuis que je le connais, il a toujours été un porc, dans le bon sens de ce mot.

SALLY. – Non, cette semaine, il se comporte tout à fait autrement, Devid. Il se comporte avec tout le monde de manière très cruelle. Frenk a toujours été un porc, mais jamais il n'a été aussi cruel. Et surtout, il n'a jamais été aussi cruel avec moi. Et maintenant, il se permet de ces choses ! Il m'insulte, il m'humilie, il traîne partout cette idiote de Betty et raconte partout qu'elle est sa maîtresse. Il nage dans un terrible malheur, Devid. Il a besoin d'aide. Il a besoin d'être sauvé, sinon il va s'embourber définitivement dans tout cela et se perdre. Bref, je considère qu'il faut d'urgence arrêter tout cela, Devid. Il faut mettre fin à tout cela et le plus vite sera le mieux. C'est pourquoi j'ai décidé de tuer Frenk, Devid. J'ai décidé de l'empoisonner, de verser dans son whisky mortel du poison. Et il faut le faire le plus vite possible, je pense cette nuit. Je vais verser du poison dans toutes les bouteilles de whisky de notre maison et quand Frenk rentrera à la maison, avant de se coucher, il voudra absolument prendre « sa gorgée de contrôle », c'est comme cela qu'il l'appelle - « sa gorgée de contrôle » et voici qu'avec « sa gorgée de contrôle », toute sa folie cessera. Je ne doute pas que c'est la meilleure sortie de la situation actuelle. Ce sera mieux et pour moi, et pour nous tous, et pour Frenk.

DEVID. – Oui, surtout pour Frenk, ce sera, sûrement, mieux ! Viens Sally, je te ramène à la maison. Tu as besoin de dormir comme il faut, de retrouver tes esprits. Et demain, Frenk et toi, vous discuterez de tout à tête reposée. Viens, Sally. Et d'une pierre deux coups je vais demander à votre conducteur de me déposer ensuite chez moi. On y va, Sally. Pas besoin de leur dire au revoir, partons simplement et c'est tout, je suis sûr que personne ne se fâchera contre nous. Viens, Sally.

Devid prend Sally par la main et la conduit vers la sortie. Sally avance en chancelant un peu. Elle s'arrête un temps, pour s'adresser à Devid.

SALLY. – Chez moi à la maison, j'ai du poison. Un poison très fort. Et j'en ai beaucoup de ce poison. Beaucoup, beaucoup. Je vais en verser dans toutes les bouteilles de whisky et j'arrêterai cette folie qui nous guette.

DEVID. – Comment cela se fait que tu aies ce poison, Sally ?

SALLY. – Chaque femme qui se respecte, a du poison, Devid. Lâche ma main, tu me fais mal.

DEVID. – Excuse-moi.

Devid lâche la main de Sally. Sally, agite sa main. Elle soupire vigoureusement. Puis se dirige en chancelant vers la sortie.

SALLY. – Bon, allons-y, Devid. Il y a beaucoup trop bonté qui s'est accumulée dans ce monde ces derniers temps, beaucoup trop bonté, Devid. Trop de bien par rapport au mal, un immense déséquilibre en faveur de la bonté. Il est temps de rétablir une juste balance.

DEVID. – Tu as besoin de dormir, Sally, allons-y vite.

SALLY. – Il est temps de rétablir une juste balance.

Sally et Devid sortent.

Scène 11

Salon de la maison de Teddy. Frenk entre. Il avance à pas de loup, comme un voleur qui aurait pénétré dans l'appartement, il titube fortement d'un côté et de l'autre, parce que Frenk est très ivre. Frenk regarde de tous les côtés, s'assure qu'il n'y ait personne dans la pièce, et ensuite agite mystérieusement la main en direction de la porte qui mène au jardin. De là-bas, également à pas de loup sortent Teddy et Maximilian eux aussi sont très ivres, ils sont suivis par Lama John et Betty, sobres. Tout le monde avance avec beaucoup de précautions. Frenk indique par gestes aux autres de se comporter le plus silencieusement possible.

BETTY. – Qu'est-ce qu'on fait, Frenk, pourquoi tout cela ?

Frenk met un doigt sur ses lèvres, montre à Betty qu'il faut se taire.

FRENK. – Chut ! Plus doucement, tu va attirer l'attention, alors que c'est vraiment pas le moment.

BETTY. – L'attention de qui, Frenk ? Arrête tes bêtises. Est-ce que je peux ne pas y participer, c'est dur pour moi de marcher sur la pointe des pieds, je suis fatiguée ?!

FRENK. – Chut ! Doucement. Tout le monde obéit à mes ordres. Teddy, vérifie l'entrée, mais vas-y doucement. Maxi, regarde sous le divan et dans l'armoire et je ne sais où encore. Et toi Lama John, allonge-toi sur le plancher et prie ton dieu Bouddha pour que tout finisse bien.

Teddy, se met à quatre pattes et rampe jusqu'à l'entrée. Maximilian se couche sur le ventre et rampe en direction de l'armoire. Betty à pas normal va au divan, et s'assoit. Lama John sourit à Frenk, mais n'exécute pas son ordre, au lieu de cela il va tranquillement s'asseoir dans le fauteuil, et ramène les jambes sous lui, pour adopter son habituelle « posture de Bouddha ».

FRENK. – Soyez attentifs. C'est une personne très rusée et perfide. Elle va tous nous embobiner. Ne croyez rien de ce qu'elle va vous raconter. Tout cela ne sera que ruses, ruses et bobards.

De l'entrée revient Teddy, il s'est remis sur ses pieds et titube fortement.

TEDDY. – Personne dans le couloir, Sir. Cela dit, je ne comprends pas, qui nous cherchons. Et où

est passé Devid ?

Maximilian sort de sous le divan et en tente de se mettre sur ses pieds, mais il perd l'équilibre et tombe.

MAXIMILIAN. – Sous l'armoire, que du vide et du silence, Frenk.

FRENK. – Le vide c'est ton rayon, Lama à John, c'est toi parmi nous le spécialiste dans le domaine du vide.

Maximilian tombe de nouveau. Lama John va jusqu'à Maximilian, l'aide à se relever, le conduit sur le divan. Maximilian tombe sur le divan. Lama John revient à sa place.

BETTY. – Mais où est Sally, elle est déjà partie ou quoi ?

FRENK. – Voilà ! Voilà, c'est là toute l'affaire. Je crois que oui. Sally est partie ! Et si c'est le cas, nous pouvons respirer librement et boire encore une petite gorgée, si cela a le moindre sens ?

LAMA JOHN. – Je crois, Frenk que dans cela, il n'y a aucun sens.

BETTY. – Moi aussi je le pense, chéri. Tu en as déjà eu assez.

FRENK. – Nous ne sommes pas encore mariés, et elle donne déjà des ordres, regardez-moi cela !

BETTY. – Je ne donne pas des ordres, Frenk, j'exprime simplement mon point de vue, et c'est tout.

FRENK. – Vas-y roule. Tu en as le droit. Tu es mère de mon futur enfant. Celui qui, dans une vie passée était certainement mon père. J'ai raison, Lama John ?

LAMA JOHN. – C'est toi qui vois, Frenk. Si je suis le premier spécialiste du vide, tu es sans doute le premier spécialiste des renaissances.

TEDDY. – C'est vrai ! Frenk est le premier spécialiste en naissances ! Aucun autre parmi nous n'a d'enfants. Devid et Meryl n'en ont pas eu. Moi je n'en ai pas. Maximilian, pour sûr n'en a pas. Bref, tu es le premier d'entre nous, Frenk, qui va devenir père. La belle affaire.

BETTY. – Cela suffit, Frenk, dis-leur. Je n'en peux plus d'écouter toutes ces foutaises.

FRENK. – Voilà que tu traites de foutaises, la naissance de notre futur bébé. Tu traites de foutaises mon fiston Adolf. Voilà ! Voilà que je lui ai choisi un prénom. Il s'appellera Adolf. En l'honneur d'Adolf Hitler... C'est une blague. Il s'appellera Dalaï. En l'honneur du Dalaï-lama. Pourquoi pas ? Selon moi, un prénom rare et qui sonne bien, Dalaï ? Dis-moi Lama John, cela te dirait d'embrasser le popotin d'un bébé prénommé Dalaï ?

BETTY. – Cela suffit, Frenk, je suis fatiguée de tout cela. Il n'y a pas d'enfant. Je ne suis pas enceinte, il a tout inventé exprès pour énerver Sally. Mais comme Sally est partie, on peut cesser ce théâtre insensé.

TEDDY. – T'es un vrai porc, Frenk ! Moi, je l'ai cru, que diable !

LAMA JOHN. – Oui, moi aussi je l'ai cru. Eh bien dis donc, Frenk !

FRENK. – Moi-même je l'ai cru, donc nous sommes tous ici des imbéciles.

Frenk commence à rire hystériquement. Il rit aux éclats, comme un fou. Personne d'autre ne rit. Tout le monde regarde Frenk en se taisant. Enfin, Frenk se calme.

FRENK. – Et où est Devid ?

TEDDY. – Il n'est pas là, donc il est parti.

FRENK. – Que diable, dommage. Cela dit, je crois qu'il est pour moi aussi temps de rentrer.

Frenk s'approche, en titubant, de Lama John.

FRENK. – Laisse-moi, t'embrasser, ma petite mère gentille d'une vie passée.

Frenk et Lama John s'embrassent.

LAMA JOHN. – Moi aussi je t'aime, Frenk.

Frenk s'approche de Maximilian qui dort effondré sur le divan.

FRENK. – Dors, cher ami, repose-toi. La vie est une chose compliquée qui réclame beaucoup de forces, et surtout la tienne, mon ami. Je t'aime.

Frenk adresse à Maximilian un baiser dans l'air.

FRENK. – Lama John, transmets à ton ami tous les mots, que je viens de prononcer.

Frenk se dirige vers Teddy.

FRENK. – À bientôt, l'ami.

TEDDY. – Laisse-moi te raccompagner à la maison ?

BETTY. – Non merci, tout va bien, je vais me débrouiller.

FRENK. – Personne ne va me raccompagner, mes amis. Et même pas toi, Betty, parce que c'est dans ma maison que je vais rentrer. Dans la maison, où il y a Sally. Dans la maison, où Sally et moi, nous avons vécu ensemble toutes ces années. Le chauffeur de Teddy va me ramener, oui Teddy ?

TEDDY. – Cela va sans dire Frenk. La voiture est devant la maison.

BETTY. – Tu vas donc me laisser seule, Frenk ? Après tout ce que tu as bricolé ici aujourd'hui, tu t'apprêtes à revenir auprès de Sally, après ce que tu as bricolé avec elle, tu veux revenir avec elle ?

FRENK. – Pour l'instant, j'habite encore dans cette maison. Je reviens à mes affaires, mes sous-vêtements et mes chaussettes, à mes tartines du matin et à mon whisky. Mais demain, je t'appelle, et nous inventerons de nouveau quelque chose.

Frenk serre Betty contre lui.

FRENK. – Tu sais, comme aurait pu dire Papa Hemingway – tu sais pour qui sonne ce cœur, c'est

pour toi, Betty, que sonne ce cœur.

Frenk embrasse Betty sur le front et sort.

Betty se dirige vers le divan, fatiguée elle s'assoit à côté de Maximilian qui dort. Brusquement Maximilian pousse un cri, il sursaute sur le divan, en effrayant Betty.

BETTY. – Aaaaaah !!!

MAXIMILIAN. – Frenk ! Frenk, où tu es, tout va bien Frenk ?

LAMA JOHN. – Frenk vient de partir à la maison, Maxi, et qu'est-ce qui t'arrive ?

MAXIMILIAN. – Je viens de rêver que Frenk était absolument mort. J'ai rêvé que Frenk a débarqué chez moi tout couvert de sang, il a dit que c'est Teddy qui l'a poignardé, parce qu'il lui avait à l'époque volé sa femme, lui avait volé Sally.

TEDDY. – Quelles foutaises, Maxi, tu ne devrais pas boire, mon chéri.

MAXIMILIAN. – Mais l'essentiel, John, c'est qu'il a dit qu'il a découvert le mystère de nos réincarnations suivantes. Il a dit, John que à cause de notre liaison, nous allons renaître dans l'enfer du bas, parce que nous avons cessé de comprendre qui nous sommes en réalité, hommes ou femmes. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre, John, et selon l'avis de Frenk mort, c'est obligatoirement en enfer que nous allons renaître.

TEDDY. – Seigneur. Mon Dieu, quel délire !

BETTY. – Parce que vous êtes vraiment homosexuels ? Et moi qui pensais que c'était une blague de Frenk.

MAXIMILIAN. – C'était si net. Qu'est-ce que tu penses de cela, John ?

LAMA JOHN. – C'est un mauvais signe, Maxi. Un mauvais signe.

Lama John et Maximilian semblent inquiets pour de bon.

Scène 12

Appartement de Devid. Dans la pièce, Devid et Meryl.

DEVID. – J'ai toujours voulu te demander, Meryl. Toujours voulu te demander, mais je ne sais pas pourquoi, je ne l'ai pas demandé. N'ai pas eu le temps de le demander. C'est étrange, pourquoi ne je ne l'ai pas fait ? Probablement, parce que j'avais peur. J'ai toujours remis à plus tard, cette question. Mais, voilà maintenant je veux te le demander, dis-moi, pendant toutes ces années, pendant toutes ces quinze années de vie commune, y a-t-il eu quelque chose, que tu ne m'as pas raconté, Meryl ? Je veux dire, est-ce qu'il y a entre nous quelque chose que je ne sais pas ? Quelque chose d'important, bien sûr ? Quelque chose que tu m'as caché, que tu n'as pas voulu me raconter ? Ou peut être,

quelque chose, que tu voulais me raconter, mais que tu n'as pas pu ?

Pause.

MERYL. – Et toi, Devid ? Y a-t-il quelque chose, que tu ne m'as pas encore raconté ?

DEVID. – Ok. Et bien que ce ne soit pas très poli, de répondre à une question par une question, malgré tout, je vais te dire. Non, Meryl. Dans ma vie, il ne s'est rien passé, que tu ne saches pas, et que tu aurais dû savoir. Il est vrai que je ne t'ai jamais raconté les aventures d'amour de Frenk, mais ce n'était pas mon secret, c'était le sien, et je ne pense pas que cela t'aurait intéressée. Voilà, Meryl. J'ai répondu à ta question, maintenant à ton tour.

Pause.

MERYL. – Pardonne-moi, Devid, mais est-ce que je peux te poser encore une question ?

DEVID. – Encore une question ?

MERYL. – Oui.

DEVID. – C'est difficile pour toi de me répondre, Meryl ? Cela veut dire que tu as quelque chose à me raconter ?

MERYL. – Pour te répondre, j'ai besoin de demander, Devid.

DEVID. – Eh bien, d'accord, Meryl, demande. Je te répondrai.

MERYL. – Qu'en penses-tu, Devid, en quoi l'homme et la femme ont-ils besoin l'un de l'autre, en quoi ont-ils besoin de l'amour entre eux, ou plus précisément je demanderai autrement, y a-t-il une autre raison, que la reproduction, y a-t-il une autre raison, pour laquelle l'homme et la femme ont besoin l'un de l'autre, sinon pour mettre des enfants au monde ?

DEVID. – Oui, Meryl, bien sûr qu'il y en a une.

MERYL. – Quelle est cette raison, Devid ?

DEVID. – C'est l'amour.

MERYL. – Et c'est tout ?

DEVID. – Parce que selon toi l'amour, est un raison insuffisante pour qu'un homme et une femme soient ensemble ?

MERYL. – L'amour, Devid ?

DEVID. – Oui, Meryl, l'amour.

MERYL. – Et qu'est-ce que c'est, Devid ?

DEVID. – Qu'est-ce que c'est que l'amour, Meryl ?

MERYL. – Oui. Qu'est-ce que c'est que l'amour ?

DEVID. – Tu veux que je t'explique, ce qu'est l'amour, Meryl ?

MERYL. – Oui, je veux que tu m'expliques, ce qu'est l'amour.

DEVID. – Tu veux dire que tu ne le sais pas ? Tu veux dire que tu ne sais pas, ce qu'est l'amour ?

MERYL. – Non, Devid. Je veux dire que j'ai eu le soupçon que tu ne savais pas, ce que c'est. Soudain, j'ai eu l'impression, mais peut-être que j'avais tort, que c'était précisément toi, Devid, qui ne savais pas, ce qu'est l'amour. C'est cela, la chose que je ne t'ai pas racontée. Je ne t'ai pas raconté ce soupçon que j'ai eu à ton égard. Bien que probablement je me trompe et maintenant tu vas répondre à la question, et tout m'expliquer.

Pause.

DEVID. – Mais, c'est un véritable choc pour moi, Meryl ! Tu veux dire que pendant toutes les années de notre vie commune, tu pensais que je ne t'aimais pas, c'est cela que tu veux dire cela ?

MERYL. – Réponds simplement à ma question, Devid, et c'est tout.

DEVID. – Mais le diable t'emporte, Meryl ! Tu sais très bien que je t'aimais et que je t'aime plus que tout au monde ! Tu vois bien comment je souffre depuis ta mort, comment je n'arrive pas à me trouver une place, je ne vois aucun sens à la vie, je ne sais pas, pourquoi et pour quoi je pourrais vivre sans toi ? Est-ce que tu ne vois pas tout cela, Meryl ? ! Comment peux-tu douter de mes sentiments à ton égard, C'est la seule chose que j'ai dans cette vie ? !

MERYL. – C'est précisément pour cela, Devid.

DEVID. – Quoi ?

MERYL. – C'est précisément pour cela, Devid. J'ai l'impression que l'amour ne peut rendre personne malheureux, l'amour ne peut pas faire qu'une personne se referme sur elle-même. Tout ce qui t'arrive, Devid, tous tes tourments et tes souffrances depuis ma mort, me disent précisément que tu n'as pas connu le véritable amour, chéri Si tu aimais, Devid, tu aurais vécu dans l'amour et tu serais rempli de forces.

DEVID. – Attends, Meryl, tu le penses vraiment ?

MERYL. – Oui, je le pense vraiment, Devid.

DEVID. – Eh bien, dans ce cas, dis-moi ce qu'est l'amour selon toi ?

MERYL. – Et est-ce que cela n'est pas la question que je t'ai posée il y a quelques minutes ?

Pause.

DEVID. – Donc selon toi, je ne t'aime pas, Meryl, et je ne t'ai jamais aimée ?

MERYL. – Probablement, qu'il te reste encore à apprendre ce qu'est l'amour, Devid.

DEVID. – Où tu veux en venir encore ? Est-ce que ce serait ce que je pourrais apprendre auprès de ton Elizabeth ?

MERYL. – Je ne veux en venir nulle part, mon chéri. Je ne peux en venir nulle part, parce que je n'existe pas en vérité. N'oublie pas que tu parles maintenant avec toi-même. C'est dans ta tête que,

naissent toutes ces pensées, toutes ces questions et tous ces doutes. Et si quelqu'un ici veut en venir quelque part, ce serait toi-même, Devid. Vois cela avec toi, avec ce que tu as au-dedans. Et je t'accepterai tel que tu es. Parce que je t'aime, et je sais, ce qu'est l'amour, etc'est pourquoi je suis heureuse, Devid.

On entend sonner à la porte.

DEVID. – Oh mon dieu ! Pourvu que ce ne soit pas Elizabeth.

MERYL. – Pourquoi ? Tu as peur d'elle ? Cela veut dire qu'elle te plaît, Devid ?

DEVID. – Non, Meryl, je ne pense pas du tout à elle en tant que femme, mais j'ai en effet peur d'elle, parce qu'elle me semble folle.

Devid se dirige vers la porte.

MERYL. – Devid, tu passes des journées entières à parler avec ta femme décédée, alors, lequel d'entre vous est fou, c'est une question sérieuse ?

DEVID. – Oui, j'ai l'impression, en effet, de ne pas être tout à fait en ordre. Des pensées étranges me viennent en tête ces derniers temps. Si tu n'étais pas morte, Meryl. Mon Dieu, si seulement tu n'étais pas morte, Meryl ! Tout serait si différent, si tu n'étais pas morte.

Devid ouvre la porte.

Scène 13

Appartement de Devid. Devid est seul. On entend sonner à la porte. Devid va ouvrir. Derrière la porte, Sally. Elle est un peu ivre et se trouve dans un état très mystérieux. Sally entre dans la pièce, Devid tire la porte derrière elle.

SALLY. – Excuse-moi, Devid. À la maison je suis toute seule et j'ai peur, est-ce que je peux rester chez toi, un tout petit peu ?

DEVID. – Mais bien sûr, Sally. Tu veux du thé ou quelque chose de plus fort ?

SALLY. – Ne t'occupe de rien, chéri, j'ai tout apporté avec moi.

Sally se dirige vers le divan, s'assoit sur la divan, sort de son sac une bouteille de whisky, à moitié pleine.

DEVID. – Il est arrivé quelque chose, Sally ?

SALLY. – Oui, Devid, il est arrivé quelque chose.

Sally avale une grande gorgée de la bouteille.

DEVID. – Rien de grave, j'espère ?

SALLY. – Si, au contraire. Il est arrivé quelque chose de grave, Devid. Et comment tu vas toi, ton humeur, ton état depuis hier, tu es en ordre ?

DEVID. – Plus ou moins. Mais qu'est-ce qu'il est arrivé de grave pour toi, Sally ?

SALLY. – Avec moi rien pour l'instant, Devid, c'est Frenk. Il lui est arrivé la chose la plus grave qui soit.

DEVID. – Et qu'est-ce qui est arrivé à Frenk, Sally ?

SALLY. – Oh, il vaut mieux ne pas le demander, Devid. Frenk s'est retrouvé dans une telle merde, qu'il n'arrivera jamais à en sortir. C'est un vrai malheur, Devid.

DEVID. – Peut-être que je peux l'aider qu'est-ce qui est arrivé ?

SALLY. – Et comment tu pourrais l'aider, Devid, tu n'es pas Jésus-Christ, tu ne peux pas ressusciter les morts.

DEVID. – Quels morts, Sally, tu parles de qui ?

SALLY. – Je parle de Frenk, Devid, de qui d'autre ? Nous sommes en train de discuter maintenant de Frenk, n'est-ce pas ?

Sally avale une grande gorgée de whisky.

DEVID. – Arrête de t'enivrer, Sally. Qu'est-ce qu'il se passe ?

SALLY. – Si nous continuons à discuter de Frenk, je dois partager avec toi quelques nouvelles informations. Le fait est que ton ami Frenk, est mort.

DEVID. – Quoi ?

SALLY. – Cette nuit, ton ami Frenk, est rentré à la maison très tard. Et malgré le fait qu'il soit rentré à la maison très ivre, il a décidé de boire quand même un petit verre de ce maudit whisky. Frenk a décidé de faire sa dernière « gorgée de contrôle » comme il l'appelle. Et il a pris un verre, sorti du bar une bouteille de whisky, s'est servi son verre et l'a bu. Il a bu sa « gorgée de contrôle ». Mais il se trouve, Devid que quelqu'un a versé dans le whisky un poison mortel. Et voilà qu'une demi-heure après que notre Frenk ait bu son verre, il a été pris de convulsions, de la mousse sortait de sa bouche, il est tombé à terre, a commencé à se tordre, comme un serpent sur une poêle à frire, et rapidement, il est mort. Voilà ce qui lui est arrivé, Devid. Rien de bon, comme on dit.

Pause. Sally avale une grande gorgée de la bouteille.

DEVID. – Qu'est-ce que tu racontes, Sally ? Tu as perdu la tête ?

SALLY. – Non. Bien sûr, que j'ai perdu la tête, Devid. Si je n'avais pas perdu la tête, je n'aurais rien fait de tel, tu peux me croire. D'ailleurs, c'est exactement cela que mon avocat va affirmer devant la Cour.

DEVID. – Sally ?! Les choses sont vraiment comme tu les dis ? Sally ?! Tu as empoisonné Frenk ? Frenk est mort ? Sally ? Réponds-moi ? C'est pas une blague ? Sally ?

SALLY. – C'est pas une blague, Devid. C'est du grand n'importe quoi !

DEVID. – Attends, attends, Sally ! Explique ce qui est arrivé ? Où est Frenk ? À quel point tout ce que tu dis est-il sérieux ?

SALLY. – Où se trouve Frenk, je ne sais pas, il vaut mieux le demander à Lama de John, c'est lui notre spécialiste en réincarnation.

Sally avale une grande gorgée de la bouteille.

DEVID. – Qu'est-ce qui se passe ici, que diable, Sally, arrête de te saouler, rends-moi immédiatement la bouteille !

Devid s'approche de Sally, lui retire la bouteille des mains.

SALLY. – Ne crains rien, ce whisky n'est pas empoisonné, je le bois depuis le petit matin et je vais parfaitement bien.

DEVID. – Qu'est-ce que tu racontes, Sally ?! Tu es vraiment devenue folle ? Sally, reviens à toi ! Tu as vraiment fait cela ? Regarde-moi dans les yeux et arrête de faire le clown ! Réponds, tu l'as vraiment fait, Sally ?

SALLY. – Oui, j'ai l'impression, que je l'ai fait, Devid. C'est terrible, Devid ! Qu'est-ce que j'ai fabriqué ?! Je ne sais pas moi-même, comment cela a pu se produire ! Je dépéris, Devid. J'ai effectivement l'impression de devenir folle. Je l'ai fait, Devid. Je l'ai tué. J'ai tué mon mari. J'ai tué Frenk, Devid. Aide-moi, s'il te plaît, aide-moi. Fais quelque chose, sauve-moi, Devid. Je dépéris, Devid. Frenk n'est plus, tout est perdu.

Devid s'approche de Sally, s'assoit à côté d'elle. Sally se serre contre lui comme une enfant et pleure. Devid est assis enlaçant Sally, il commence aussi à pleurer. Ils restent ainsi assis ensemble sur le divan et ils pleurent.

Scène 14

Appartement d'Elisabeth. Une petite pièce avec porte conduisant à la cuisine. La pièce ressemble à un atelier de couture. Partout des coupons de tissu, des bobines de fil, des rubans, des paires de ciseaux etc. Devant la fenêtre est disposée une machine à coudre à pédale de marque « Singer ». Elisabeth travaille à la machine. La sonnette retentit. Elisabeth se lève et sort. Elle revient avec Devid.

ELIZABETH. – Excusez le désordre, je travaille à la maison, c'est pourquoi mon appartement est aussi mon atelier. Débarrassez-vous de votre manteau et posez le directement sur le lit. Prenez la chaise et asseyez vous ici près de la table. Et moi, je vais aller nous préparer du thé.

DEVID. – Frenk est mort cette nuit. Vous le connaissiez, je crois.

Devid s'assoit sur la chaise, Elizabeth sur le bord de la table de couture.

ELIZABETH. – Comment cela, mort ? Je l'ai encore vu la nuit dernière, il était si gai ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

DEVID. – Il y a eu un accident, il s'est empoisonné, mais malgré lui.

ELIZABETH. – Comment cela malgré lui ? Quelqu'un l'a empoisonné ou quoi ?

DEVID. – Vous comprenez, Elizabeth, je ne peux pas vous raconter tous les détails maintenant. L'affaire est très délicate, il y aura une enquête, il y aura un procès. Je n'ai pas le droit de trop en dire, et vous savez, je suis venu ici chercher tout autre chose.

ELIZABETH. – Oh mon Dieu ! Frenk était une personne si gaie. Il était tellement sensible et, à mon avis, il était un ami très dévoué et il vous aimait beaucoup, beaucoup, Devid. Je regrette beaucoup que les choses soient ce qu'elles sont.

DEVID. – Moi aussi, je regrette beaucoup, beaucoup, Frenk. Je l'aimais beaucoup... Je... Pardonnez-moi...

Devid cache son visage dans ses mains et pleure. Elizabeth s'approche à Devid, lui caresse la tête. Devid redresse la tête, se lève. Elizabeth et Devid se trouvent l'un face à l'autre. Elizabeth sort de sa poche le mouchoir et essuie les larmes des joues de Devid.

DEVID. – Je suis venu ici, parce que je dois apprendre quelque chose auprès de vous. Je veux vous interroger à propos de Meryl ! Vous vous êtes souvent vues avant sa mort, alors dites-moi, si Meryl vous a parlé de quelque chose qui lui manquait dans notre relation ? Peut être, était-elle mécontente de quelque chose ? Peut être, était-elle mécontente de moi, en tant qu'homme ou peut-être se plaignait-elle d'un manque d'attention de ma part ? En ce moment, tout cela pour moi est très important, c'est pourquoi je vous demande de ne rien me cacher, même si vous devez me raconter quelque chose de désagréable.

ELIZABETH. – Meryl vous aimait et vous estimait beaucoup, Devid. Elle vous était très reconnaissante pour tout ce que vous faisiez pour elle, pour la façon que vous aviez d'être avec elle, pour tout ce qui faisait vos relations. Elle parlait toujours de vous avec un amour et une profonde gratitude.

DEVID. – Et c'est tout ce que vous pouvez me dire ?

Pause.

ELIZABETH. – Est-ce que je peux vous poser une question, Devid ?

DEVID. – Une question ?

ELIZABETH. – Oui, une question.

DEVID. – Vous aimez répondre par une question à une question ?

ELIZABETH. – Oui, pour répondre, j'ai besoin de demander.

DEVID. – Eh bien, d'accord, demandez.

ELIZABETH. – Dites-moi ce que vous en pensez, Devid. Pourquoi un homme et une femme ont-ils besoin l'un de l'autre, en plus de l'instinct d'avoir des enfants ? Ou mieux, pour formuler cela autrement, y a-t-il quelque chose en plus qui pousse un homme et une femme à s'unir en une seule entité, en plus de l'instinct de survie et de reproduction ? Y a-t-il quelque chose en plus, qui fait qu'un homme et une femme veulent être ensemble ?

DEVID. – Comment vous savez cela ?

ELIZABETH. – Comment je sais quoi, Devid ?

DEVID. – Comment savez-vous que je réfléchissais sur ce sujet ce matin même, vous lisez dans mes pensées ou quoi ?

ELIZABETH. – Je ne savais pas que vous aviez réfléchi sur ce sujet ce matin même, Devid. Je posais simplement une question sur une chose dont nous avons parlé avec votre femme Meryl.

DEVID. – Et si je vous répondais maintenant que la chose essentielle qui fait qu'un homme et une femme vivent ensemble c'est l'amour, vous allez me demander, qu'est ce que c'est l'amour, exact ?

ELIZABETH. – Il semble que c'est vous qui lisez dans mes pensées, Devid.

DEVID. – Meryl, vous a donc dit que je ne savais pas, ce que c'est l'amour, c'est cela ?

ELIZABETH. – Et qu'est-ce que c'est l'amour, Devid ?

DEVID. – En ce moment, il me semble que je n'en sais rien pour tout dire.

ELIZABETH. – Et c'est la seule chose qui a beaucoup dérangé Meryl dans cette vie. Elle souffrait parce que vous n'avez pas réussi à éprouver ensemble la force d'un véritable amour.

DEVID. – Alors, qu'est-ce que c'est l'amour ?

ELIZABETH. – Il me semble que l'amour entre un homme et une femme c'est juste une porte, qui permet d'entrer. L'essentiel, c'est de rester derrière cette porte. Comprenez-moi, quand l'homme et la femme vivent l'un avec l'autre seulement au nom de l'amour de l'un pour l'autre, il arrivera obligatoirement tôt ou tard une crise et alors certains couples se séparent, et d'autres optent pour des relations plus formelles pour conserver la famille. Mais peu de gens utilisent l'amour, comme l'entrée d'un nouvel espace infini. Un secret essentiel de l'amour, comme il me semble, consiste dans

le fait qu'il ne s'attache à rien, qu'il ne dépend de rien ni de personne. L'amour est un océan, à l'intérieur duquel évoluent des millions d'êtres vivants, et tous sont également plongés dans les eaux de cet océan. L'amour n'est pas lié à un objet, il ne peut concerner une seule personne, il concerne à la fois et l'un et tous, il est et ici et partout, il concerne à la fois et une femme et un homme et l'univers tout entier

DEVID. – Il n'est pas possible d'aimer tout l'univers, Elizabeth. Souvent, c'est par ce genre de propos, que les gens tentent de justifier leur irresponsabilité. Il est facile d'aimer l'univers tout entier, mais il est difficile d'aimer une personne concrète.

ELIZABETH. – Quand tu aimes, Devid, ce genre de question ne se pose plus. Cette question demeure chez celui qui n'a pas encore éprouvé toute la force et la plénitude de l'amour. Quand tu aimes, Devid, le monde ne se présente plus comme une chose séparée de toi, toi, tu es tout ce monde. L'amour véritable, c'est quand il n'y a plus aucune division, quand il n'y a plus aucune opposition. Ce n'est pas deux qui s'aiment, mais l'univers entier, qui demeure dans l'amour. L'amour, ce n'est pas l'aspiration, ce n'est pas le désir de posséder quelque chose, l'amour c'est l'espace, qui comprend tout. L'amour est une plénitude, l'absence de tout besoin. Quand tu aimes, tu ne cherches plus l'amour, quand tu aimes tu ne souhaites plus que l'amour soit encore plus fort, parce que quand tu aimes, tu deviens ce que tu aimes, tu deviens l'amour même. Celui qui aime, celui-là est l'amour. Aimer signifie être l'amour et se comprendre tout autour. Aimer signifie cesser d'être autre chose que l'amour. L'amour est un espace, dans lequel tu entres et dans lequel tu te dissous pour toujours. L'amour, c'est ce qui te lie à tout le monde. L'amour ne connaît ni genre ni catégorie. L'amour est le même, et chez les hommes, et chez les femmes et dans la nature, qui nous entoure et dans l'univers tout entier. L'amour c'est l'univers. Découvrir l'amour au fond de soi signifie découvrir au fond de soi l'univers, cela signifie devenir l'univers. L'amour c'est un territoire, sur lequel nous évoluons, tous simultanément et tous ensemble. L'amour c'est l'air, que nous respirons, l'amour c'est la matière qui nous compose. En découvrant l'amour au fond de soi, nous découvrons que ce même amour existe au fond de tous les autres. Au fond de tous sans aucune exception, Devid. Cependant peu de gens parviennent à le ressentir. Mais dans la réalité, un homme et une femme se rencontrent au départ seulement pour éprouver l'amour de l'un vers l'autre, éprouver l'attirance, éprouver le désir, ensuite, ils ont une chance, à condition de s'entraider, de découvrir de plus en plus fortement au fond de soi cet état d'amour, d'y plonger de plus en plus profondément, d'élargir cet espace, autant qu'ils en ont la force et alors leur amour peut passer du simple attachement à un sentiment d'une force extraordinaire, qui pourra englober tout autour et effacer les frontières de leur petit monde, en leur ouvrant une réalité toute autre, toute autre, un monde nouveau et étonnant, fait d'un amour infini et global. Un homme et une femme, Devid, ne se rencontrent pas pour créer une famille, mais

ils créent une famille, pour s'entraider à découvrir en eux-mêmes la force surprenante et divine de l'amour universel et d'harmonie. La famille n'est créée que pour cesser un jour d'être une famille, pour se changer en cosmos. Mon propos vous paraîtra sans doute trop pathétique, mais sincèrement, c'est ainsi que je pense, c'est ainsi que je sens, c'est ainsi que je veux vivre. Et votre femme, pensait de la même manière, elle aussi sentait cela, c'est pourquoi nous nous sommes liées d'amitié, cette compréhension du monde nous a rapprochées, bien que ni elle ni moi n'ayons réussi à la réaliser pleinement. Dans mon cas, parce que je n'ai pas encore rencontré l'homme, qui pourrait m'aider, et dans le cas de Meryl, parce que, cela ne dépendait pas seulement d'elle, mais aussi de vous, Devid.

DEVID. – Donc je suis coupable de tout ?

ELIZABETH. – Je ne pense pas qu'il nous faille ici chercher un coupable, Devid. Et Meryl ne pensait pas que le problème était en vous, Devid. Meryl regrettait profondément qu'elle-même ne soit pas devenue pour vous la femme, qui pouvait vous ouvrir cette voie. Parce que, l'essence de la femme, son sens, sa destinée consistent à donner la possibilité à l'homme de découvrir en lui-même un courage profondément enfoui, une bonté profondément enfouie quelque part, une assurance profondément enfouie quelque part, de découvrir en lui-même l'amour, la tendresse, de découvrir en lui-même sa propre destinée. Parce que, chacun a sa propre destinée, Devid. Sauf que beaucoup ne savent pas en quoi elle consiste, c'est pourquoi la vie que nous vivons est chaotique, en comptant sur la chance et en misant sur le hasard. Cependant, connaître sa destinée et la suivre, c'est en effet là qu'est le sens premier de toute notre vie. Et la femme, Devid, a ce don, de réveiller en l'homme une connaissance qui lui est cachée. La femme est nécessaire à l'homme, pour lui ouvrir les yeux sur lui-même, la femme est en effet, un miroir, dans lequel l'homme se voit tel qu'il doit être et non pas tel qu'il s' imagine habituellement. C'est pourquoi l'homme et la femme sont nécessaires l'un à l'autre, pour se compléter l'un l'autre et s'aider l'un l'autre sur le chemin de la vie. Bien sûr, ce chemin de convient pas à tous Devid, en effet, nombreux sont ceux qui avancent seuls sur leur chemin, et au bout du compte, atteignent leur objectif. Mais le choix de chemin ne dépend pas de nous, Devid, il nous est donné à la naissance. Certains à la naissance sont destinés à être seuls et tel est leur chemin, et certains, comme vous et Meryl, ont besoin d'un deuxième à qui se lier pour s'aider l'un l'autre à avancer. Voilà, c'est ainsi, Devid.

DEVID. – D'où savez-vous tout cela, d'où ?

ELIZABETH. – De ma mère. Elle m'a appris cela et beaucoup d'autres choses. A présent elle n'est plus en vie, elle est morte il y a trois ans du cancer des poumons.

DEVID. – Et que faisait votre mère ?

ELIZABETH. – Elle était couturière. Et je comme vous voyez, je continue à faire la même chose.

DEVID. – Oui. Pour ce qui est de ma mère, elle tente toujours de m'apprendre, que la vie ne nous

est donnée qu'une fois et qu'il faut se dépêcher, d'en tirer le plus possible sans égard pour tous les autres. Vivre pour soi-même, c'est en général le credo et le premier postulat de mes parents.

ELIZABETH. – Vous n'aimez pas votre mère, Devid ?

DEVID. – Pour être honnête, je n'ai pas de raison de l'aimer.

ELIZABETH. – Chacun doit aimer sa mère ne serait-ce que pour le fait que c'est sa mère. Il est impossible de ne pas aimer sa mère, l'Homme, qui n'aime pas sa mère, devient faible au-dedans, il perd le lien avec sa force, et même s'il est un homme physiquement fort et autoritaire à l'extérieur, au-dedans de lui le lien avec sa force est interrompu. Et une telle personne n'obtiendra jamais l'harmonie avec lui-même. Et la femme, qui n'aime pas sa mère, perd le lien avec sa féminité, et bien qu'extérieurement elle puisse être attirante, mais une telle femme ne révélera plus jamais son authentique beauté. Nous sommes obligés d'aimer nos parents, quels qu'ils soient, Devid, parce que nos parents, sont notre lien avec notre nature, et sans ce lien, nous nous transformons en être vides, et absurdes.

Pause. Devid regarde attentivement Elizabeth.

DEVID. – C'est étrange, vous dites des choses si simples, et elles me paraissent maintenant tellement évidentes. Alors que, si vous aviez prononcé tout cela en compagnie de Frenka et de mes amis, ils se seraient moqués de vous. Et j'y aurais participé.

ELIZABETH. – Mais je n'aurais pas prononcé tout cela devant vos amis, parce tout ce que je dis, ne concerne que vous et moi. Et aussi votre femme, Meryl. Parce que, Devid, je veux vous dire que Meryl voyait le monde de semblable manière, et bien qu'elle ne l'ait peut-être pas formulé ainsi, quand je parlais avec elle de tous ces sujets, elle éclatait de temps en temps de joie, parce qu'à elle aussi tout cela paraissait, très, très proche et familier.

DEVID. – C'est étrange, mais en effet je n'ai jamais parlé ainsi avec Meryl. Je n'ai en effet, jamais connu cet aspect d'elle. C'est terrible que j'aie à ce point manqué d'attention. C'est terrible que nous ne nous soyons pas donné l'un à l'autre tout ce que nous aurions pu nous donner. Mais désormais on ne peut plus rien y changer. Désormais il est trop tard.

ELIZABETH. – Il n'est pas encore trop tard dans cette affaire, Devid. Meryl m'a en effet, envoyé chez vous, précisément parce qu'elle voulait vous rendre heureux, Devid. Elle avait très envie que je vous raconte tout cela, que je vous aide, à apprendre sur vous-même, ce que vous ne saviez pas encore. Meryl m'a demandé de faire ce qu'elle n'avait pas réussi à faire, de faire cela pour vous, et l'essentiel, Devid, de faire cela pour elle.

DEVID. – Pour elle ?

ELIZABETH. – Oui, Devid, justement pour elle. Et plus précisément pour vous deux. Parce que

rien n'est encore achevé, au contraire, tout vient seulement de commencer, voilà toute l'affaire, Devid.

DEVID. – Mais peut-être ne s'agit-il que de rêves d'une belle vie, Elizabeth, et pas plus ?

ELIZABETH. – Mais, vous vous rappelez, Devid que les rêves sont notre travail, que nous avons le devoir de faire bien.

Devid regarde attentivement Elizabeth. Ils se trouvent l'un contre l'autre se fixant l'un et l'autre des yeux.

Scène 15

Commissariat de police. Parloir. Dans la pièce une table et deux chaises. Betty est assise sur une chaise. Ses yeux sont rougis par les pleurs, elle tient un mouchoir dans la main. La porte s'ouvre, une Femme-Policière fait entrer Sally. Betty lève la tête et regarde Sally. Sally va vers la table, s'assoit sur la chaise libre. La Femme-Policière ferme la porte, mais reste à l'intérieur, elle se tient devant la porte et observe Betty et Sally.

BETTY. – Salut, Sally, je suis seulement passée pour...

SALLY. – Je te comprends, Betty, dehors en liberté, il n'y a jamais assez de temps, et ici, c'est le contraire...

POLICIERE. – Vous n'avez que dix minutes de parloir, alors dépêchez-vous.

BETTY. – Je suis venue te dire que je regrette beaucoup...

SALLY. – Merci d'être venue Betty, parce que tous les autres, les amis de Frenk, se sont détournés de moi, mis à part Devid, évidemment, parce que Devid...

BETTY. – Je dois te dire ce que je ressens, Sally...

SALLY. – Je crois que j'ai fait quelque chose de terrible, Betty...

BETTY. – Mais je suis venue te dire que c'est moi qui suis coupable de tout, Sally...

SALLY. – J'ai commis un acte abject, j'ai dépassé la frontière, qu'il est interdit de dépasser, Betty...

BETTY. – Tout cela, c'est à cause de moi, Sally, c'est moi qui t'ai mise dans un état pareil. C'est ma vie de débauche. Sous tes yeux...

SALLY. – J'ai perdu le contrôle, j'ai cessé d'être une personne, Betty...

BETTY. – Sous tes yeux, Frenk et moi nous avons mené une vie de débauche, nous t'avons causé une douleur terrible et tu ne l'as pas supporté, Sally...

SALLY. – Je n'ai pas supporté, Betty, et j'ai fait cela...

BETTY. – Parce que Frenk et moi nous t'avons amenée jusqu'à un état tel que cela t'est devenu insupportable, Sally...

SALLY. – J'ai eu insupportablement mal, et j'ai perdu toute humanité, Betty, je me suis transformée en un véritable animal...

BETTY. – Non, c'est Frenk et moi qui sommes coupables de cela, notre conduite immorale...

SALLY. – J'avais insupportablement mal quand je voyais à quel point Frenk tombait dans l'abîme, et à quel point je ne pouvais rien faire pour l'aider...

BETTY. – Nous tombions dans l'abîme, Sally, et j'ai été la première à faire ce pas, j'ai glissé la première, j'ai perdu l'équilibre la première, je suis tombée la première et j'ai entraîné Frenk avec moi, je suis coupable de tout, Sally, et je suis venue te le dire...

SALLY. – Il ne faut pas parler comme cela, Betty. Il ne faut pas assumer, ce dont tu n'es pas coupable, chérie. Tu es une femme et tu as droit, à l'amour, et aux attentions venant de l'homme, que tu aimes...

BETTY. – J'aurais dû être plus attentive, Sally, j'aurais dû voir que mon attitude débauchée causait de la douleur à une autre personne, te causait de la douleur, à toi, Sally...

SALLY. – Tu as simplement aimé un homme, Betty, et tu n'en es pas coupable, tu as simplement proposé ton amour à un homme, qui avait besoin d'amour, à un homme, qui manquait cruellement d'amour, à un homme, qui cherchait l'amour et ne le trouvait pas, parce que je n'ai pas pu lui donner ce qu'il voulait, je n'ai pas pu lui donner l'amour, qu'il cherchait, je n'ai pas pu lui donner une famille, je n'ai pas pu lui donner l'enfant, dont il a tant rêvé, alors que toi tu l'as fait, ma petite chérie, et lui, il a été sensible à cela, il s'est tourné vers, ce dont il rêvait. Tu n'es coupable de rien, Betty, tu t'es conduite comme une femme normale... Tu portes son enfant, Betty, l'enfant de Frenk, il en a tellement rêvé, et moi...

BETTY. – Mon Dieu, c'est moi qui suis coupable de tout, Sally...

SALLY. – Non, Betty...

BETTY. – Si, Sally...

SALLY. – Non, c'est moi qui suis coupable de tout, Betty ...

BETTY. – Non, c'est de ma faute, Sally...

SALLY. – Non...

BETTY. – Non...

POLICIERE. – Excusez-moi d'intervenir dans votre conversation, mesdames. Mais, pourquoi, l'idée qu'il y ait un autre coupable dans toute cette histoire, ne vous passe pas par la tête ?! Bougez-vous les méninges, mesdames, supposez qu'il en existe un autre qui soit véritablement coupable de tout ?
BETTY et SALLY, ensemble. – Ce serait qui ?!

POLICIERE. – Comment cela qui ? Ce sont les « putains de circonstances », qui sont certainement coupables de tout. Est-ce que nous ne dépendons pas d'elles pour tout ce qui nous arrive ? Vous excuserez, ma franchise, mais puisque nous sommes parties, dans une conversation aussi sincère, je dirai, tout ce que j'en pense. Je travaille dans cette institution depuis déjà de nombreuses années, et pendant ce temps j'ai pu observer des centaines d'histoires comme la vôtre. Et vous savez ce que je pourrai vous dire, mes petites chéries ? Pas un de ceux qui se sont retrouvés ici, pas un ne voulait faire ce qu'il a fait. Pas un. Vous vous retrouvez tous ici parce que vous dépendez tous de telle ou telle « putain de circonstance ». « Putain de circonstance », j'espère, que vous avez compris, de quoi je parle ?

BETTY et SALLY, ensemble. – Non.

POLICIERE. – Je parle de putains de circonstances, mes petites chéries. Alors vous ne devriez pas culpabiliser, croyez mon expérience, j'en ai vu des centaines comme vous et je sais, de quoi je parle. Et si vous voulez en apprendre plus, la prochaine fois, je pourrais vous en raconter beaucoup, beaucoup de choses intéressantes, mais là, malheureusement, le temps du parloir est expiré, vous devez vous faire vos adieux, mesdames. Détenue Sally Thomson, levez-vous, et allez vers la porte...

Sally se lève.

SALLY. – Adieu, Betty. Repasse me voir un autre jour, si bien sûr, le juge ne me condamne pas à la chaise électrique.

BETTY. – Sally, je suis venue te dire...

SALLY. – Merci d'être venue me soutenir, après la conversation avec toi, je me sens réellement soulagée.

BETTY. – Non, Sally, ce n'est pas pour cela que je suis venue...

POLICIERE. – Le temps du parloir est expiré. Détenue Sally Thomson allez vers la porte.

BETTY. – Frenk nous a tous trompés, Sally. Je ne suis pas enceinte et je n'attends pas d'enfant. Frenk n'a dit cela, que pour te tourmenter.

SALLY. – Quoi ?! Qu'est-ce que tu as dit ?!

POLICIERE. – Détenue Sally Thomson, face au mur, mains sur la tête.

SALLY. – Vas-y, répète ce que tu viens de dire, misérable petite pute ?

BETTY. – Pardonne-nous, Sally, c'est Frenk et moi qui t'avons poussée à bout...

SALLY. – Betty ! Maudite truie ! Betty ! Je vais t'étrangler tout de suite avec ces mains ! Misérable, salope répugnante !

Sally se jette sur Betty et la Femme-Policière tente de la retenir.

POLICIERE. – Détenuée Sally Thomson, arrêtez immédiatement, sinon je serai obligée de faire usage de la force. Je compte jusqu'à trois. Un...

SALLY. – Je vais arracher tous les cheveux de ta misérable tête ! Lâchez-moi, je dois expédier cette ignoble salope là où j'ai expédié Frenk, son amant répugnant !

POLICIERE. – Deux...

La Femme-Policière retient Sally. De peur, Betty s'est réfugiée dans le coin de la pièce. Sally tente de s'échapper des bras puissants de la Femme-Policière.

BETTY. – Sally calme-toi Tu dois te calmer, je t'en prie !

SALLY. – Je vais te choper petite pute répugnante. Je vais te crever les yeux et je vais te massacrer le visage. Laissez-moi le faire. Cette ordure m'a gâché toute ma vie moi, je dois la tuer. Laissez-moi le faire !

POLICIERE. – Trois.

La Femme-Policière frappe le cou de Sally avec le tranchant de la main. Sally s'effondre comme fauchée.

POLICIERE. – Eh bien, voilà. Je viens de faire ce que je ne voulais pas. Je ne voulais pas le faire, mais les circonstances, m'ont obligée à faire usage de la force. Les putains de circonstances m'ont forcée à le faire. Toute est de leur faute. Les putains de circonstances sont toujours coupables de tout.

Scène 16

Chambre funéraire où se déroulent les obsèques de Frenk. Dans la pièce, beaucoup de monde. Tous habillés en noir. Au fond, sur une estrade, un portrait de Frenk. Partout, des rubans noirs et autres signes de deuil. Les personnes présentes aux obsèques sont des gens de la haute société. Parmi eux, nos protagonistes : Maximilan, Lama John, Betty, Teddy, Elizabeth et Devid. Ne manque que Sally. Teddy, verre en main, prononce quelques mots à la mémoire de Frenk. Teddy est ivre au delà des convenances, mais il se comporte avec assurance.

TEDDY. – Mes chers amis. Aujourd'hui, quand j'étais au crématorium et quand j'observais, comment Frenk, mon ami le plus proche, se transformait en une poignée de cendres, je me demandais : où est maintenant Frenk ? Qu'est-il maintenant devenu, Frenk ? Cette poignée de suie

est-elle mon meilleur ami Frenk ? Qu'est-ce que Frenk, juste un nom ? Ou seulement un souvenir ? Où es-tu, Frenk ? Où es-tu maintenant, mon ami Frenk ?

Pause. Teddy essuie ses larmes.

TEDDY. – Il m'a été difficile de pendre conscience que mon meilleur ami n'était plus. Mais, selon l'enseignement bouddhiste, et nous tous savons ici que Frenk était un bouddhiste convaincu. Eh bien donc, selon l'enseignement bouddhiste, la conscience après la mort, demeure encore quarante-neuf jours en un état, qu'on appelle Bardo. C'est un état intermédiaire entre la mort et la renaissance. Et selon l'enseignement bouddhiste, les premiers jours après la mort la conscience se trouve toujours quelque part aux côtés des proches, ce qui signifie que présentement la conscience de Frenk se trouve parmi nous, Frenk est présentement ici, il est avec nous, il entend les paroles que je lui adresse.

Pause. Teddy essuie ses larmes.

TEDDY. – Je m'adresse à toi, Frenk. Je sais que tu m'entends présentement, c'est pourquoi je veux te dire, une chose très importante. Tu te souviens comment, il y a bien des années, je t'ai chopé au lit avec ma femme Sally, tu te souviens, de ce que je t'ai dit, cela va mal se terminer, Frenk. Et toi, tu m'as répondu, laisse tomber, Teddy, sois un homme, au bout du compte, tout se passera bien. C'est bien ce que tu as dit, Frenk ? Et voilà que maintenant je veux te demander, mon ami, qu'est-ce qu'il y a de bien dans tout cela ? Réponds-moi, vas-y, qu'est-ce qu'il y a de bien, Frenk ? Tu vois, tu ne peux pas me répondre, mon cher ami, et tu sais pourquoi tu ne peux pas me répondre, mon ami ? Parce que tu n'as plus de bouche, le diable t'emporte ! Tu n'as, en effet, simplement plus de bouche, Frenk. Plus de bouche, plus de corps. Tu n'as rien pour répondre, vieux. Tu n'as rien pour marcher, parce que tu n'as plus de jambes, plus de bras, tu n'as plus ta maudite langue pour me taquiner. Donc rien de bien, Frenk. Rien de bien, Frenk, je t'avais bien prévenu, le jour, où tu m'as, saleté de porc, piqué ma femme, qui va maintenant faire de la prison, parce qu'elle t'a privé de ton putain de corps et de ta saleté de bouche. Alors tu vois, rien de bien, Frenk. Rien de bien mon ami !

BETTY. – Teddy, stoppe, arrête, je t'en prie.

TEDDY. – J'ai déjà arrêté, Betty. Je suis debout. Voilà, vous voyez, je suis ici debout sur mes propres jambes, j'agite mes propres bras et je bavarde avec ma propre langue. Et tout va bien pour moi, à l'exception de quelques ennuis arrivés à mon meilleur ami et à sa femme, qui fut à une époque la mienne. Tout va bien pour moi. Tout va bien. Ce qu'on ne peut pas dire pour Frenk. J'ai terminé mon discours. Excusez-moi.

Teddy sort dans un silence glacial. Ce silence lugubre dure quelques secondes. Ensuite le brouhaha

recommence, l'assistance commence à commenter activement ce qui vient de se produire.

Scène 17

Chambre funéraire où se déroulent les obsèques de Frenk. L'assistance est la même que dans la scène précédente. Les gens déambulent, verre en main, discutent de choses ou d'autres, alimentant le brouhaha général.

À l'avant-scène, s'avancent Maximilian et Lama John.

MAXIMILIAN. – Écoute, John. Aujourd'hui j'ai de nouveau rêvé de Frenk, sauf que cette fois-ci, il n'était pas mort, mais vivant. Il portait même sa veste marron, celle avec les pièces aux coudes. Et il m'a de nouveau parlé sur le même sujet, John. Seulement cette fois, il a approuvé notre liaison. Il a dit que le Christ avait accepté dans son église les mariages entre personnes du même sexe, dans certains pays, il a permis aux prêtres de consacrer le mariage religieux entre homosexuels, c'est ainsi que Bouddha est aussi devenu adepte de l'amour homosexuel. Vivez, comme vous voulez, m'a dit Frenk, toutefois ne mangez pas les enfants et ne polluez pas la nature.

LAMA JOHN. – C'est un bon signe, Maxi. Un très bon signe.

Scène 18

Chambre funéraire où se déroulent les obsèques de Frenk. L'assistance est la même que dans la scène précédente. Les gens déambulent, verre en main, discutent de choses et d'autres, alimentant le brouhaha général.

À l'avant-scène, s'avancent Devid et Elizabeth.

ELIZABETH. – Comment tu te sens, Devid ?

DEVID. – Tu, sais, Elizabeth, je me sens tout bizarre. Tout, tout bizarre. D'une part je regrette incroyablement Frenk, je ne parviens pas à accepter l'idée qu'il n'existe plus. Il va vraiment me manquer. Je l'aimais sincèrement, et je sais que lui aussi m'aimait et qu'il a toujours voulu m'aider. Et cette sensation de chagrin est maintenant présente dans mon coeur, et puis d'autre part, Elizabeth, j'ai honte de l'avouer, pour la première fois de ma vie, je me sens vraiment bien. Ce matin je me suis réveillé et aussitôt j'ai ressenti distinctement que j'avais à présent trente-cinq ans. Que j'étais plein de forces. Que j'avais un travail que j'aime, que j'avais de l'amour pour ma femme Meryl. Je n'ai pas Meryl, mais le sentiment que j'ai pour elle est immense et magnifique et il imprègne chaque seconde ma vie. Étonnant que je ne l'aie pas remarqué avant ?! Même quand Meryl était avec moi, je ne sentais pas une proximité avec elle, comparable à celle que je ressens maintenant. Je ne sais

pas ce qui s'est passé, mais c'est comme si je l'avais laissée partir, comme si je l'avais autorisée à mourir, aussi déchirant que cela sonne, mais en la laissant partir, je l'ai soudain retrouvée, c'est seulement maintenant que je l'ai vraiment retrouvée, je l'ai retrouvée pour toujours. Je lui ai permis de s'en aller, et maintenant elle sera toujours avec moi et je n'ai plus besoin de la retenir et de souffrir parce qu'elle n'est plus. Et c'est comme si une charge d'une tonne était tombée de mes épaules, j'ai ressenti un soulagement de ce genre. Simplement, il m'est impossible de le décrire avec des mots. Je suis revenu à la vie. Aujourd'hui je recommence à vivre. Et je veux, dire que tout cela c'est grâce à toi, Elizabeth.

ELIZABETH. – Tout cela c'est grâce à Meryl.

DEVID. – Oui, oui bien sûr. Mais c'est précisément toi qui as réussi à te frayer un passage à l'intérieur de moi et à libérer mon âme. Je te suis très reconnaissant, Elizabeth. Et je suis très heureux d'avoir maintenant la possibilité d'être à tes côtés, de venir chez toi, de parler avec toi de choses importantes, des choses les plus importantes qui soient.

ELIZABETH. – Je suis très touchée, Devid. Merci. Et je suis très heureuse que tu ailles mieux. Et je suis ravie que nous ayons fait connaissance, mais hélas, demain je quitte cette ville.

DEVID. – Quoi ?!

ELIZABETH. – J'ai fait tout ce que votre femme m'a demandé, et maintenant je dois partir, j'ai ma propre vie, Devid. Mon travail est terminé.

DEVID. – Travail ? Pourquoi tu prononces ce mot terrible, Elizabeth ? Tu ne veux pas dire que ce n'était que du travail ?

ELIZABETH. – C'était mon travail, Devid. Mais c'est un travail, auquel je me suis consacrée de tout mon coeur. Je le ressens comme ma propre destinée. Tu te souviens, nous disions que chacun de nous doit avoir sa destinée ? Ma destinée, la voilà. Si bien, qu'aujourd'hui nous allons devoir nous dire adieu, Devid, mais il est probable que nous puissions nous revoir un jour et nous parler de quelque chose d'important.

DEVID. – Pourquoi tu dis cela, Elizabeth ? Maintenant toute cette illusion est détruite. Pourquoi tu fais cela, Elizabeth ?

ELIZABETH. – Ce n'est pas une illusion, Devid. Ce, dont nous avons parlé ensemble, et, ce qui a agi sur toi, ce ne sont pas des illusions. Et ton amour pour Meryl, n'est pas non plus une illusion, Devid. Et le fait que l'amour te donne l'énergie de vivre pleinement, est bel et bien vrai, Devid. Et le fait que la destinée de la femme, est de donner à l'homme de la force et de l'aider à découvrir en lui-même sa propre destinée, tout cela est la réalité, Devid. Je suis, ravie d'avoir réussi à t'aider, et je te suis reconnaissante d'avoir réussi à m'aider moi, Devid, parce que, en communiquant avec toi, moi aussi j'ai appris quelque chose, par exemple, le fait que, sans amour, il est impossible d'aider une

personne réellement. Pour pouvoir aider, il faut aimer, je l'ai compris, Devid. Je vous aime. Mais nous ne sommes pas faits, pour être ensemble. Je ne suis pas faite, pour la famille, Devid, pour cela tu devras chercher quelqu'un d'autre. Ma voie est toute autre, c'est pourquoi je vais partir, Devid. J'ai été ravie de faire ta connaissance, Devid. Tu es une belle personne, tu mérites sur cette terre une vie pleinement satisfaisante. Au revoir.

Elizabeth s'approche de Devid. L'embrasse sur la joue, se retourne et sort. Devid reste sans bouger. Suit une scène dansée. Tous les participants aux obsèques, excepté Devid, exécutent une danse commune. Le genre de danse, qu'on exécute toujours à la fin des comédies musicales. Tout le monde exécute cette danse commune, et seul Devid, avance lentement parmi les danseurs. Il est plongé dans ses pensées. Devid quitte la scène. La danse arrive à sa fin logique, les artistes exécutent un ultime mouvement avant de quitter aussi la scène.

Scène 19

L'appartement de Devid. Dans la pièce, Devid et Meryl.

DEVID. – Meryl ?

MERYL. – Oui, Devid.

DEVID. – Tu es ici, tu es avec moi, Meryl ?

MERYL. – Je suis toujours avec toi, quand tu penses à moi, tu le sais bien ?

DEVID. – Raconte-moi quelque chose de gai, Meryl. Raconte-moi une histoire drôle pour qu'on puisse rigoler toi et moi, comme nous le faisons autrefois, quand tu étais encore en vie, tu te rappelles ?

MERYL. – Bien sûr, que je me rappelle, comme nous rigolions, chéri. Attends, laisse-moi réfléchir un peu, peut-être que je... Une minute, Devid, je dois me concentrer.

Pause. Meryl cache son visage dans les mains, Devid est assis sans bouger, il regarde devant lui. Passent ainsi quelques secondes, enfin, Meryl retire ses mains de son visage.

MERYL. – Un grand, gras, sale, tout à fait énorme, terrifiant, puant, agressif, gorille, sexuellement préoccupé entre dans un magasin de jouets d'enfant, s'accoude au comptoir et demande au vendeur, d'une voix atroce et enrouée, - Hé toi, est-ce que tu as dans ton magasin une grosse aiguille à coudre ? Le vendeur en voyant un tel gorille a presque fait dans sa culotte de peur et bien qu'il n'ait pas d'aiguille, il était effrayé de répondre tout de suite « non », alors il demande, et pourquoi avez-vous besoin d'une grande aiguille, mademoiselle ? Et le gorille lui répond d'une voix atroce et effrayante, c'est pour sortir une écharde de mon immense, long, gras, poilu, ferme, dodu... doigt. Ha,

ha, ha.

DEVID. – Oh, mon Dieu, Meryl ! C'est une histoire pour les enfants.

MERYL. – C'est toi qui me l'as racontée, chéri.

DEVID. – Oui, c'est exact c'est moi qui t'ai raconté cette histoire stupide, et il me semble, que toi et moi nous en avons beaucoup ri.

MERYL. – Oui nous avons ri et pas seulement, mon tendre.

DEVID. – Oui ? Et qu'avons-nous fait d'autre, tu peux me le dire ?

Devid s'approche de Meryl et l'enlace par la taille.

MERYL. – D'autre ?! Eh bien, nous faisons à l'époque, beaucoup de choses, Devid.

Devid serre Meryl contre lui.

DEVID. – Par exemple ?

MERYL. – Par exemple, nous nous embrassions.

DEVID. – Comme, cela.

Devid embrasse tendrement Meryl sur la bouche, un court baiser, il la regarde dans les yeux.

MERYL. – Oui, je crois, que c'était comme cela, chéri.

Meryl et Devid fusionnent en un long baiser.

RIDEAU